

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 27 septembre au 3 octobre: 16 pages de texte et de photographies)

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1419.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 4 octobre 1914.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

DIRECTEUR : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)

France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.

Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

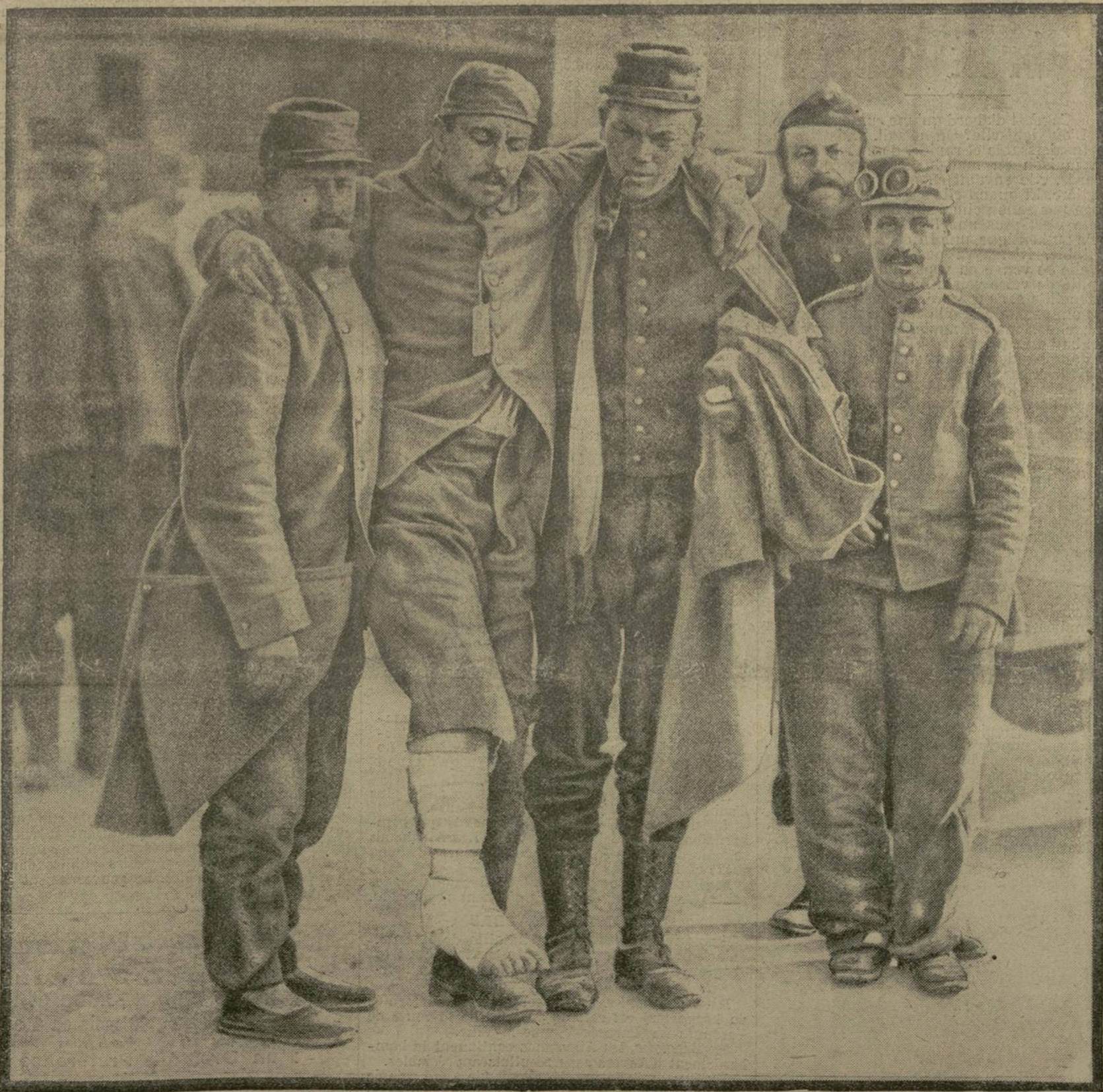
88, Avenue des Champs-Élysées, PARIS

TÉLÉPHONE (5 lignes) :

Wagram 57-44, 57-45, 28-64, 28-66, 28-68

Adresse Télégraphique : EXCEL-PARIS

Comment nous les traitons !



C'est par la bienveillance que nos soldats répondent à la barbarie et au vandalisme des Allemands. Témoin cette photographie qui représente un soldat teuton blessé autour de Reims et que deux de nos infirmiers transportent à l'ambulance la plus proche avec le plus de soin et le plus de ménagements possible. C'est, pour nos braves soldats, un geste bien naturel, mais trop souvent inconnu par les officiers et les troupiers du kaiser.

Ayuntamiento de Madrid

CE JOURNAL NE PEUT ÊTRE CRIE

La journée

du 3 Octobre

Nos succès se confirment à notre aile gauche. L'armée du kronprinz a été refoulée dans l'Argonne.

Les Allemands bombardent la place d'Anvers. Leurs attaques ont été repoussées.

Le Conseil des ministres a pris d'intéressantes décisions concernant les correspondances postales pour les militaires aux armées.

Le lieutenant Mesureur, inculpé de désertion en présence de l'ennemi, a été acquitté à l'unanimité.

Une armée allemande qui opérait sur les bords du Niemen a été défaite par les Russes.

Les arrière-gardes autrichiennes reculent en désordre au delà de la Vistule.

Le bruit court...

Ce n'est d'abord qu'une rumeur légère. D'où vient-elle? On ne sait. Mais elle va, insaisissable et rapide, d'une rue à l'autre, de maison en maison; elle parcourt les boulevards, elle envahit en quelques heures la ville entière. Et quand elle s'est installée, on ne la déloge pas sans peine; elle acquiert droit de cité; elle n'est plus une rumeur, elle est une Nouvelle authentique, une Information certaine, indiscutable. N'essayez pas de la mettre en doute; elle se venge en vous attirant le mépris ou la pitié de votre voisin ou de votre ami qui l'ont accueillie sans réserve.

Il y a cinq semaines, elle était triste, elle était sombre, elle semait l'inquiétude et l'angoisse. Elle tombait avec fracas des «Tauben» qui la paraient d'une banderole aux couleurs allemandes. Elle était la messagère de von Kluck, et l'écho du piétinement lourd de ses soudards. Elle dupait Paris de ses propos sinistres et travaillait candide à décourager les âmes. Comme l'accès de nos armées lui était interdit et qu'elle ne pouvait dominer le bruit de la canonnade, elle se réfugiait chez les non-combattants anxieux et prêts à tout entendre, dans la paix des villes où, dès huit heures du soir, l'obscurité favorisait la promenade des fantômes.

Aujourd'hui, elle est joyeuse, elle exulte, elle exalte les cœurs; elle devance la victoire, elle déchaîne des espérances folles... Et, comme aux jours de tristesse, elle échappe à la censure vigilante! Alors que les journaux ont des «blancs» et des vides dans leurs colonnes, elle placarde des affiches sur les murs de certaines mairies; elle inscrit sur ces affiches des lignes éblouissantes où défilent, vaincus et prisonniers, un général en chef ennemi et des milliers de Boches. Elle s'arroge des privilèges que la discipline patriotique nous défend d'exercer. Ses excès sont imprudents; car, cette fois, elle n'est plus la nuée qui flotte impalpable, elle est le papier anonyme qui s'étale et que l'autorité pourrait saisir.

La vérité est assez belle pour que nous ayons la patience d'en attendre la proclamation. Certes, les communiqués officiels sont brefs; leur laconisme laisse le champ libre aux stratèges civils et des champs de bataille illimités aux imaginations belliqueuses. Mais nous en savons assez, au jour le jour, pour être sûrs que nous saurons bientôt de grandes choses.

Ephémérides de la guerre

DU 27 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE

DIMANCHE 27 septembre

La bataille continue toujours très violente. L'ennemi, partout repoussé la veille, est de nouveau repoussé partout.

UN DRAPEAU ALLEMAND a été pris par le 24^e d'infanterie coloniale.

SUR PARIS, des avions allemands ont laissé tomber quatre bombes. Un vieillard a été tué et une petite fille, blessée à la jambe, a dû être amputée.

SUR GAND ET ALOST, un Zeppelin a jeté cinq bombes.

PRÈS DE DROUSKANIKA, les Allemands ont battu en retraite devant les Russes.

A BUCAREST a eu lieu une importante manifestation en l'honneur de la Triple Entente.

LUNDI 28 SEPTEMBRE

Sur notre front, les attaques de l'ennemi sont repoussées avec succès.

EN PRUSSE ORIENTALE, la retraite des Allemands s'accroît.

LA GALICIE est complètement abandonnée par les Autrichiens qui se réfugient dans les Carpates.

EN ALBANIE, le prince Burhan eddine, fils d'Abdul-Hamid, est proclamé m'bre.

MARDI 29 septembre

Nos troupes ont progressé entre l'Argonne et la Meuse. A notre aile gauche, l'ennemi a été vigoureusement repoussé.

EN BOSNIE, les Serbes, toujours en progression, occupent les hauteurs dominant Sarajevo.

UNE ESCADRE ALLEMANDE a fait une brève apparition au large de Windau (côte russe de la Baltique), puis a disparu.

MERCREDI 30 SEPTEMBRE

A notre aile gauche, l'action continue de plus en plus vers le Nord. Entre l'Oise et l'Aisne, l'ennemi a été repoussé avec de fortes pertes.

La situation générale est satisfaisante.

EN BELGIQUE, les Allemands ont bombardé Liège. Les habitants d'Alost ont évacué leur ville.

LES Russes, qui ont investi Przemyśl, s'approchent de Cracovie et envahissent la Hongrie.

A TSING-TAO, les Japonais ont bombardé deux forts et enlevé les positions dominant la ligne de défense des Allemands.

L'ITALIE a fait des remontrances à l'Autriche au sujet des mines flottantes dans l'Adriatique.

JEUDI 1^{er} octobre

Notre aile gauche remporte de nouveaux succès. La bataille continue très violente. L'impression générale reste très satisfaisante.

EN BELGIQUE, des nouvelles attaques des Allemands contre Anvers ont été repoussées. Les Belges ont réoccupé Malines.

EN GALICIE, un des forts de Przemyśl est occupé par les Russes. D'importantes forces austro-allemandes se trouvent dans la région de Cracovie.

TSING-TAO est investi par les Japonais.

UN CROISEUR ANGLAIS a capturé, au large de la rivière Camerooun (Afrique occidentale), une canonnière et neuf steamers allemands.

VENDREDI 2 octobre

La bataille est toujours très violente, notamment dans la région de Roye (Somme). L'action s'étend de plus en plus vers le Nord. Le front de combat se prolonge jusqu'au sud d'Arras.

AUX ABORDS DE SAINT-MIHIEL, il ne reste plus d'ennemis sur la rive gauche de la Meuse.

LES Russes ont chassé les Allemands qui bombardaient la citadelle d'Ossowietz. Les Allemands se retirent sur les frontières des provinces de Souvalki et Lorriza.

EN BELGIQUE, de nouvelles tentatives allemandes contre Anvers ont été énergiquement repoussées.

SAMEDI 3 OCTOBRE

Dix-neuvième jour de la bataille de l'Aisne. L'action se poursuit, violente, surtout dans la région de Roye. Toutes les attaques de l'ennemi ont été repoussées.

DANS L'ARGONNE, le 16^e corps allemand (armée du kronprinz) est refoulé au nord de la route de Varennes-La Harazée-Vienne-la-Ville.

EN BELGIQUE, les Allemands continuent le bombardement d'Anvers sans résultats appréciables.

EN RUSSIE, l'aile gauche allemande a été rejetée sur Mariampol et Souvalki. Au centre, Augustovo est occupé par les Russes.

EN GALICIE, la débandade autrichienne est signalée au delà de la Vistule.

EN BOSNIE, les colonnes serbes et monténégrines s'avancent sur Serrajevo.

Le conseil des ministres améliore le régime des correspondances avec les militaires

BORDEAUX, 3 octobre. — Les ministres se sont réunis en conseil, de 10 heures à 11 h. 30, sous la présidence de M. Poincaré.

Les correspondances militaires

Le gouvernement, qui avait déjà obtenu l'assentiment de l'autorité militaire à un certain nombre de mesures précédemment indiquées pour améliorer le service des correspondances, a pris des décisions complémentaires qui rendront les communications plus régulières et plus rapides.

M. Millerand, ministre de la Guerre, a exposé au Conseil que les mesures antérieures, sur la nécessité desquelles l'administration de la guerre et l'administration des postes et télégraphes étaient tombées d'accord, étaient entrées en application. C'est ainsi, notamment, que les fonctionnaires des postes, désignés pour exercer les fonctions nouvelles de commissaires régulateurs postaux, ont rejoint les gares régulatrices où ils établissent une liaison étroite entre les commissions militaires des gares et le service des postes militaire et civil. De même, dès maintenant, la poste militaire utilise pour le transport des lettres, au départ des gares extrêmes, des automobiles postales parisiennes.

D'autres mesures destinées également à accélérer les communications avaient été examinées avant-hier, au cours d'une conférence, à laquelle avaient pris part MM. Viviani, Ribot, Millerand, Thomson et les directeurs des services militaires et civils intéressés.

L'expédition des télégrammes privés

Le ministre de la Guerre a consenti à supprimer le visa du commissaire de police, qui était encore nécessaire pour certains télégrammes au départ.

Les expéditeurs des télégrammes destinés à un département de la zone des armées (Seine exceptée) ou à l'étranger, devront justifier de leur identité au guichet du télégraphe.

Le public trouvera un avantage appréciable dans ce nouveau mode de contrôle, qui lui épargnera un déplacement.

La suppression du visa à l'arrivée permettra d'accélérer la remise, notamment pendant les heures où les commissariats de police étant fermés, les télégrammes soumis au visa ne pouvaient actuellement être distribués.

Les colis postaux pour militaires

Le ministre de la Guerre, qui a déjà organisé un régime particulier pour les colis postaux d'effets destinés aux militaires, a admis également que l'administration des postes pourra dorénavant faire parvenir, sans qu'ils subissent aucun retard, les paquets qui lui sont confiés comme échantillons et qui contiennent généralement des effets de laine assez légers pour ne pas nécessiter l'envoi d'un colis postal.

Enfin, dans le but d'accélérer la transmission des lettres destinées aux soldats, le bureau central militaire, qui fonctionne actuellement à Bordeaux, sera rapproché des armées et recevra progressivement des attributions plus étendues, qui éviteront un détour aux correspondances.

L'institution de prières officielles

M. Viviani a informé le Conseil des ministres qu'il avait reçu des pétitions collectives réclamant l'institution de prières officielles.

Le président du Conseil a rappelé que tous les cultes sont libres dans les conditions prévues par les lois, et que ces lois n'admettent en aucune façon l'intervention des pouvoirs publics dans les manifestations cultuelles. Le gouvernement a approuvé cette réponse.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Ces Bons 5 0/0 sont de 100 fr., 500 fr., 1.000 fr.

Échéance de 3 mois, 6 mois ou 1 an

Jouissant pour les Emprunts futurs

d'un Droit de Préférence

Reçoivent les souscriptions en France

Le Caissier central du Trésor, à Paris;

Les Trésoriers généraux;

Les Receveurs particuliers des finances;

Les Percepteurs;

Les Receveurs des Contributions indirectes, des

Douanes, de l'Enregistrement et des Postes.

Les obsèques d'un officier anglais



Des obsèques imposantes viennent d'être faites, en Angleterre, à un officier anglais tué en France devant l'ennemi. Voici, autour de la tombe, un détachement de soldats britanniques rendant les honneurs suprêmes à cet officier en tirant en l'air des feux de salve.

Les mitrailleuses belges sur la route de Malines



Les Belges, on le sait, viennent de reprendre Malines après en avoir chassé les Allemands. Une lutte héroïque fut engagée, autour de la ville, entre les ennemis et nos alliés. Ceux-ci eurent finalement l'avantage, et leur victoire est due en grande partie au feu de leurs mitrailleuses, qui causèrent les plus grands ravages dans les rangs des soldats du kaiser. Voici un groupe de ces mitrailleuses pendant l'action.

Bruxelles

Les premières heures noires!

A 8 h. 30, le matin du 20 août, Bruxelles avait son aspect ordinaire. Les rues étaient encombrées de marchands de fruits, et je me rappelle qu'aux environs de la Bourse, près de l'église Saint-Nicolas, les deux trottoirs disparaissaient sous les fleurs que vendaient les femmes des faubourgs. Il y avait surtout de ces roses que nous ne connaissons, à Paris, que pour les voir aux devantures de nos grands fleuristes. Cela faisait comme un chemin préparé pour une fête ou pour une procession.

Quant à la Grand-Place, elle était ce qu'elle n'avait cessé d'être, le plus charmant, le plus féerique potager qui soit au monde. Dans ce cadre incomparable, pouvait-on songer à la guerre?

On en parlait, néanmoins. Les maraîchers venus de l'Est affirmaient qu'ils avaient aperçu les Allemands; certains contaient qu'on les avait arrêtés pour leur enlever leurs sacs de pommes de terre.

Mais rien ne dispose plus à l'optimisme que l'ordre accoutumé des choses; alors, nul n'admettait que les ennemis rentreraient jamais à Bruxelles.

Soudain, un facteur rural se présenta, haletant, poussiéreux. Il avait été poursuivi par des uhlans et il ne leur avait échappé qu'en pédalant à pleins jarets...

Et puis, un de ces personnages louches dont la Belgique était infestée prononça près de moi :

— Laissez donc ! Si les Allemands entrent, ils ne feront de mal à personne.

On l'entoura aussitôt et s'il n'avait été protégé par deux autres personnages qui affirmaient bien haut — trop haut — leur qualité de Belges et d'enragés patriotes, il aurait passé un mauvais quart d'heure. Ces deux-là, je devais les revoir le lendemain, dans le quartier d'Ixelles : ils guidaient des soldats allemands du 66^e régiment d'infanterie...

Voilà ce qu'était la Grand-Place à 8 h. 30 du matin.

Cinq heures après, ce n'était plus qu'un grand carré nu, que la musique des cloches du beffroi n'égayait plus.

A 2 h. 10, une auto surgissait de la rue de la Colonne : elle contenait des officiers allemands.

A 2 h. 30, des fifres déchiraient le silence qui pesait sur la ville : le premier régiment allemand faisait son entrée !

Un commandement éclata ; les hommes prirent le pas de parade, et j'entendrais toute ma vie sonner les bottes des envahisseurs sur le pavé de cette Grand-Place. Il me sembla que les maisons oscillaient et allaient s'abattre.

Le drapeau allemand apparut...

Une femme se détourna : elle avait la figure blême, les regards durcis, les lèvres tremblantes.

Sans un mot, elle se jeta au cou d'un voisin et elle éclata en sanglots.

L'agent de police qui barrait la rue chuchota :

— Emmenez-la !... Emmenez-la vite !

C'est tout ce que j'ai vu à travers le trouble qui embuait mes yeux.

La ville ne me semblait plus exister; rien, plus rien ne semblait exister.

GASTON CHÉRAU.

Voir pages 8 et 9 les émouvantes photographies prises le jour de l'entrée des Allemands à Bruxelles.

Deux croiseurs allemands contre... une canonnière!

Le *Moniteur de la Flotte* publie les renseignements suivants sur le bombardement de Papeete :

Le 22 septembre, les croiseurs allemands *Scharnhorst* et *Gueisena* sont arrivés devant Papeete (île de Tahiti), capitale des établissements français d'Océanie.

Dans le port, se trouvait la canonnière *Zélée*, désarmée depuis le 14 septembre, c'est-à-dire démunie de ses canons, qui avaient été mis à terre, et de son équipage. La *Zélée*, sœur de la *Surprise*, est une canonnière de 647 tonnes, sans aucune cuirasse.

Les deux gros croiseurs cuirassés de 11.600 tonnes, armés chacun de 8 canons de 240 millimètres, de 6 canons de 150 millimètres et de 20 canons de 88 millimètres, ont héroïquement coulé notre petit bateau à l'ancre et dépourvu de tous les moyens d'attaque et de défense.

Pour parfaire ce haut fait, les croiseurs allemands ont bombardé et à moitié détruit Papeete, ville ouverte; puis ils ont repris le large.

Tous les ports de l'Océan ayant été occupés par des forces anglo-françaises, la carrière du *Scharnhorst* et du *Gueisena* sera courte désormais, car leur ravitaillement en charbon deviendra bientôt impossible et il leur faudra se mesurer, non plus avec une coque en bois sans arme et sans défenseurs, mais avec des bâtiments de guerre véritables, les croiseurs anglais, français, russes et japonais, qui leur donnent la chasse à travers le Pacifique.

VISIONS DE GUERRE

Le journal du bombardement de Reims

(Suite)

Dimanche 13. — Entrée de l'armée française :

Acclamations, joie débordante, scènes inoubliables. Nos soldats font prisonniers les blessés hospitalisés. Place de la République, près de la porte de Mars, deux cavaliers uhlans refusent de se rendre : ils sont tués. Devant la gare, un officier allemand se suicide. L'ennemi se réfugie dans les forts au nord de Reims, commandant la vallée de l'Aisne. Les forts avaient été abandonnés par nous comme insuffisants, mais les Allemands ont employé le temps d'occupation à les mettre en état de défense.

La municipalité fait évacuer la partie nord de Reims, bombardée sans arrêt. Nombreux morts parmi la population civile. Barrage des rues se dirigeant vers le centre ; on craint une attaque de la cavalerie allemande. Aspect sinistre de la ville. Des *Tauben* sont bombardés.

Lundi 14. — Violente canonnade des hauteurs entre La Neuville, Brimont et Saint-Thierry. A 10 heures du matin, le centre de Reims est bombardé par les batteries allemandes et par leurs formidables obusiers. Le quartier de l'Hôtel-de-Ville est très endommagé. Il y a plusieurs tués et de nombreux blessés.

Les Allemands lancent force obus, rue des Boucheries, où ils avaient repéré notre état-major. Heureusement, celui-ci s'était retiré la nuit précédente dans un autre quartier.

Une ferme, à l'entrée de la Neuville, au bout du faubourg de Laon, reçoit plus de cent obus. Rue Boudet, un obus tombe sur une ambulance : 17 blessés sont tués.

Mardi 15. — Le bombardement continue de plus en plus formidable. Tous les Rémois sont angoissés.

Mercredi 16. — La nuit, quelques coups de canon. Au petit jour, redoublement de la canonnade. Le Grand-Béthény est incendié. La municipalité interdit de suivre les convois au cimetière tant le danger est grand. Des incendies éclatent aux quatre coins de la ville.

Jeudi 17. — Toujours des obus. Dégâts importants. Habitations incendiées ou broyées. Les canons se rapprochent encore. Rue Cérés, plusieurs immeubles sont en feu. Les soldats de la Croix-Rouge transportent quatre-vingts blessés allemands dans la cathédrale.

Vendredi 18. — Les incendies continuent. Tous les jours ; on compte des morts et des blessés. Les habitants, affolés, fuient et se cachent dans les champs et dans les bois. Un obus tombe sur la cathédrale et pénètre jusqu'au carillon. En tombant, des moellons tuent des blessés allemands. Et dire que le drapeau de la Croix-Rouge flotte sur l'édifice ! La sous-préfecture est en feu ainsi que des maisons avoisinantes, rue de l'Université, derrière la cathédrale. L'Ecole professionnelle, rue Libergier, est anéantie.

Samedi 19. — Les habitants se cachent dans les caves ou fuient n'importe où. Exode lamentable sous une pluie diluvienne. Depuis deux jours le pain manque et l'alimentation devient insuffisante. Les civils abandonnent le peu de pain qu'ils ont aux soldats. Les boulangers qui n'ont plus d'ouvriers font jusqu'à six ou sept fournées. Journée mémorable. La cathédrale est en feu. Un obus a embrasé l'échafaudage de la tour en face la rue du Trésor. L'incendie gagna la toiture entre les deux tours jusqu'au carillon. Le vent, très violent, active le feu, qui calcine les délicates figurines de pierre. La salle des Rois est détruite avec ses tableaux et son mobilier anciens. La bibliothèque est également la proie des flammes et de l'Archevêché, ancien palais archiepiscopal, il ne reste bientôt plus que les murs. Les pompiers sont impuissants devant un tel fléau. Cependant les merveilleuses tapisseries sont sauvées. La statue de Jeanne d'Arc sort indemne du brasier. L'ancien lycée de jeunes filles, rue de l'Université, où sont les blessés français, est en feu. Infirmiers et soldats sauvent les blessés sous la conduite du major principal Brisset.

A la vue de leur cathédrale en feu, la colère des Rémois est telle qu'ils veulent que les blessés allemands qui s'y trouvent enfermés au nombre de cent cinquante, disparaissent avec l'édifice. Avec un courage qu'on ne saurait trop louer, des prêtres, le chanoine Landrieux, curé-archiprêtre de Notre-Dame, l'abbé Thillot, maître de chapelle et le vicaire Andrieux, viennent calmer les furieux et leur demandent de sauver les prisonniers.

« Nous les avons arrachés à la mort, disent-ils, il serait indigne de vous et de nous de les laisser dans ce brasier. Il faut montrer au monde civilisé que les Français ne sont pas des barbares... » Ce noble langage ramène à la raison les plus égarés et les prisonniers allemands sont évacués dans une infirmerie voisine. Une quinzaine d'entre eux avaient été tués par la chute de poutres enflammées, ainsi que trois religieuses et deux infirmières.

Le Mont-de-Piété est complètement détruit par des bombes incendiaires. Le quartier des Laines, vieux quartier de Reims, est une ruine irréparable. Place

Royale et place de l'Hôtel-de-Ville, des immeubles sont entièrement dévastés ; dans l'un, cinq personnes sont tuées.

Pendant l'incendie de la cathédrale aucun obus ne fut plus lancé sur la ville, les vandales voulaient jouir de leur triomphe, qui ne peut être que la folie du désespoir.

Dans la soirée, les Allemands qui avaient emmené 150 otages à Vitry-les-Reims les renvoyèrent en leur disant : « La ville a été sage, nous vous remercions ; vous pouvez vous retirer. »

Dimanche 20. — Le canon tonne, les obus pleuvent sur la ville, cinq maisons sont touchées dans la même rue. Nombreux blessés.

Lundi 21. — La canonnade est moins violente. Le pain est toujours rare. Les ruines fument encore.

Mardi 22. — Les Rémois reprennent espoir.

Mercredi 23. — On enterre le docteur Jacquin, adjoint au maire, tué le 19, rue Thiers, en sortant de l'Hôtel de Ville.

Le soir, à 9 h. 30, les Allemands tentent une offensive sur un faubourg de Reims, le quartier Saint-René.

Jeudi 24, vendredi 25, samedi 26. — Pluie d'obus sur les faubourgs de Reims. Quelques-uns tombent sur le parvis. Plusieurs victimes, nouveaux incendies.

Dimanche 27. — Obus à rupture, schrapnells sur l'extrémité des faubourgs. C'est la reculée devant la grosse artillerie anglaise et de l'artillerie française. Dans le faubourg Cérés ; à Pomery, dans les champs des Coutures, nos soldats exécutent plusieurs charges à la baïonnette, ils obligent les soldats de la garde prussienne à se retirer, laissant de nombreux morts et blessés, ainsi qu'un millier de prisonniers.

Lundi 28. — Combats d'infanterie vers les forts de Vitry-les-Reims et de Brimont. Une soixantaine d'obus s'abattent sur le faubourg Cérés et font plusieurs victimes. Une femme se sauve en poussant des cris d'effroi, elle est couverte de plâtras.

Vers Nogent-l'Abbesse, trois coloniaux : deux caporaux et un cycliste, ayant réussi à pénétrer dans une tranchée ennemie, s'emparent d'une mitrailleuse. Ils en dirigent le feu sur les ennemis dont ils font un véritable carnage, aidés d'ailleurs par notre merveilleux 75. Les trois coloniaux ont fait un riche butin : huit mitrailleuses. Cette prouesse leur vaut à chacun la médaille militaire, en outre les deux caporaux sont nommés sous-lieutenants et le cycliste adjudant.

Mardi 29. — La canonnade diminue d'intensité, les Allemands ont encore reculé.

Toutes les nuits nos vaillants soldats repoussent les contre-attaques allemandes et leur reprennent quelques-unes de leurs tranchées si formidablement défendues.

Le bombardement de Reims stigmatisera à jamais la horde des vandales tectons.

(A suivre.)

ALFRED BOUGENIER.

Voir *Excelsior* des 2 et 3 octobre.

Serbes et Monténégrins s'avancent sur Sarajevo

Les colonnes serbes et monténégrines s'avancent sur Sarajevo. (Officiel.)

NICH, 2 octobre (Dépêche Havas). — Les troupes serbes et monténégrines qui marchent sur Sarajevo ont quitté la ligne Erbnitz-Jahirina-Romania et, après une lutte acharnée sur les positions d'Iglicht et de Kralieva-Gora, après avoir remporté, hier, une brillante victoire sur l'ennemi, elles ont occupé Veszlanitz.

Sur le front Yfvoornik-Loznitz et Loznitz, confluent de la Drina, la journée s'est passée sans incident notable.

Sur le front confluent de la Drina-Chabats, l'ennemi a bombardé Chabatz et tenté une attaque du côté de Drinova-Ada. L'attaque a été soutenue par un feu très nourri d'artillerie et par les mitrailleurs. On estime que l'ennemi a dû tirer environ 10.000 coups de canon.

Les troupes serbes ont énergiquement repoussé l'ennemi et lui ont infligé des pertes énormes.

La ville de Chabatz n'a subi que de légers dégâts du fait du bombardement.

A Belgrade, les troupes serbes ont passé sur la rive gauche de la Save; elles ont délogé l'ennemi des positions de Béjania et de Semlin, démonté une batterie à Béjania et pris un canon de montagne et plusieurs mitrailleuses, puis elles ont regagné leurs positions. Cette opération a eu pour but d'empêcher l'ennemi de bombarder Belgrade et de lui montrer l'insécurité de sa situation à Semlin.

L'ennemi a reçu des renforts mais n'en a pas moins été repoussé

Communiqués officiels du 3 octobre 1914

15 heures

1° A NOTRE AILE GAUCHE, l'action violente engagée depuis hier continue, en particulier dans la région de Roye, où nous avons repoussé toutes les attaques, bien que sur cette partie du front l'ennemi ait été renforcé par de nouveaux prélèvements opérés sur le centre de sa ligne.

2° AU CENTRE, rien à signaler de Reims à l'Argonne.

Dans l'Argonne, le 16^e corps allemand (armée du kronprinz), qui avait essayé de se glisser par le bois de la Grurie, a été refoulé au nord de la route Varennes-La Harazée-Vienne-la-Ville.

En Woëvre et sur les Hauts de Meuse, notre progression est toujours lente, mais continue.

23 heures

Aucun détail nouveau à signaler. L'impression générale est favorable.

Le bombardement d'Anvers continue

(Communiqué officiel)

Les Allemands bombardent le front sud-est de la place d'Anvers sans avoir pu obtenir encore d'effets considérables sur les ouvrages. Ils ont prononcé plusieurs attaques d'infanterie qui ont été repoussées.

Une contre-attaque belge

LONDRES, 2 octobre (Dépêche retardée en transmission) (Dépêche de l'Information). — On télégraphie d'Anvers à l'Exchange Telegraph :

« Les attaques allemandes contre le fort Konings-Schoyck et les environs ont été, hier soir, repoussées. »

« De même, une violente offensive de l'ennemi contre Termonde, à 2 heures du matin, a été repoussée. Les Belges ont fait sauter un pont. »

« Vendredi matin, les troupes belges ont prononcé une vigoureuse contre-attaque sur les positions occupées à l'est par l'ennemi. Le combat continue. »

Malines réoccupée par les Belges

LONDRES, 3 octobre. — On télégraphie d'Amsterdam aux Central News :

« Les troupes belges ont réoccupé Malines. »

Nouveau rapport anglais sur les opérations en France

LONDRES, 3 octobre (Dépêche de l'Information). — Le bureau de la presse publie aujourd'hui un compte rendu des opérations des armées franco-anglaises, qui fait suite à celui communiqué le 29 septembre.

Ce rapport fait ressortir l'infériorité du commandement ennemi, la détérioration de l'artillerie allemande, la mauvaise qualité de ses obus et le gâchis qui est fait des munitions.

Un message de George V aux troupes indiennes débarquées en France

LONDRES, 3 octobre. — Le roi George a adressé aux troupes indiennes débarquées en France le message suivant :

J'ai une confiance absolue en vous.

Le devoir est votre mot d'ordre. Je sais que vous le ferez noblement.

Je vous demande d'ajouter un nouveau lustre aux glorieux faits d'armes et aux nobles traditions de courage et de chevalerie de mon armée indienne, dont l'honneur et la réputation sont entre vos mains.

M. Jules Guesde blessé dans un accident d'auto

BORDEAUX, 3 octobre (Dépêche Havas). — Une automobile, dans laquelle se trouvait M. Jules Guesde, ministre sans portefeuille, son fils et son secrétaire, a heurté, cet après-midi, une autre automobile contenant un officier.

Le choc a été violent; la voiture du ministre a été très endommagée. M. Guesde et les autres voyageurs ont reçu des contusions, mais sans gravité.

La marine russe est toujours intacte

PÉTROGRAD, 3 octobre (Dépêche Havas). — L'état-major de la marine publie le communiqué suivant :

« Depuis le commencement de la guerre, des bruits relatifs à la perte de tel ou tel navire russe ne cessent de courir de temps en temps. Presque toujours, les enquêtes ouvertes au sujet de ces bruits révèlent qu'ils ont été lancés par des journaux des pays hostiles ou bien par des gens crédules, ajoutant foi à des racontars d'éléments malveillants qui cherchent à alarmer l'opinion publique. »

« L'état-major de la marine déclare que tous les bruits semblables sont absolument dénués de fondement. Jusqu'ici, aucun bâtiment russe n'a été coulé ni même endommagé. Grâce aux efforts incessants de notre flotte, nous avons déjoué, malgré la supériorité numérique de la marine ennemie, tous ses projets, dont les maigres résultats sont la canonade des phares de la Baltique, le bombardement sans importance de Libau et la destruction du steamer Uleaborg. »

Le communiqué termine en disant que le moindre renseignement sur les mouvements de la flotte pouvant être utile à l'ennemi, l'opinion doit se contenter des nouvelles qui lui sont communiquées concernant les opérations navales.

L'Aéronautique navale anglaise a rendu de grands services

LONDRES, 2 octobre (Dépêche Havas). — Un communiqué de l'Amirauté donne le compte rendu des opérations du service de l'aéronautique navale. Il dit que le 27 août, une forte escadrille d'aéroplanes fut envoyée à Ostende. Plus tard, le campement aéronautique fut transféré sur un autre point. Les aéroplanes, appuyés par des automobiles armées, accomplirent d'excellent travail. Des bases avancées furent établies à quelque distance de l'intérieur. En plusieurs occasions, des escarmouches eurent lieu entre les automobiles et des bandes de uhlans. Toutes furent heureuses; l'ennemi subit des pertes assez sérieuses en tués et prisonniers. Des aviateurs firent également des reconnaissances à des distances considérables en pays ennemi et laissèrent tomber des bombes sur des positions militaires importantes et sur les voies ferrées. L'attaque de Düsseldorf, qu'on a déjà racontée, fut effectuée par une escadrille d'aéroplanes.

La guerre sur mer

Les mines dans la mer du Nord

LONDRES, 3 octobre (Dépêche de l'Information). — L'Amirauté annonce qu'elle est résolue, en raison de la pose de mines par les navires allemands et de l'activité manifestée par les sous-marins ennemis, à faire poser également des mines dans la mer du Nord sur une étendue considérable.

La « cueillette » des navires marchands ennemis

PÉTROGRAD, 3 octobre. — On annonce que, depuis l'ouverture des hostilités, la Russie a capturé 73 navires marchands allemands et 13 navires autrichiens.

L'Allemagne ne veut plus de correspondants de guerre

Une dépêche de Berlin signale que l'état-major allemand vient d'annoncer qu'aucun correspondant de guerre, dessinateur ou photographe ne sera plus désormais admis dans les lignes allemandes.

Une armée allemande défaite sur le Niemen

(Communiqué officiel)

Une armée allemande forte de quatre corps d'armée, établie entre la frontière de la Prusse orientale et le Niemen, a eu son aile gauche rejetée sur Mariampol et Suwalki. Au centre, la ville d'Augustowo a été prise par les Russes.

A l'aile droite allemande, la lutte continue autour d'Ossowetz, entre Lyck et Bielowitz. En Galicie, les arrière-gardes autrichiennes reculent en désordre au delà de la Vistule.

Les pertes allemandes seraient considérables

ROME, 3 octobre (Dépêche de l'Information). — L'ambassade de Russie annonce que les Allemands ont éprouvé une grosse défaite dans les provinces de Suwalki et de Lodz.

L'ennemi, attaqué avec une grande violence, a été forcé de fuir de Suwalki, d'Ostrovitz et de plusieurs autres villes, en abandonnant de grandes quantités de transports et de canons.

D'après diverses dépêches de Pétrograd, les pertes éprouvées par les Allemands, dans leur défaite de la région du Niemen, seraient de 30.000 tués et blessés et de 20.000 prisonniers.

Ces dépêches ajoutent que les forces russes ont réoccupé le territoire allemand avoisinant.

Le tsar sur le théâtre de la guerre

PÉTROGRAD, 3 octobre. — Le tsar est parti pour le théâtre de la guerre.

Deux forts de Przemysl capturés

ROME, 2 octobre (Dépêche Havas). — Selon des nouvelles du quartier général russe, Przemysl est attaqué de tous côtés. Deux forts ont été déjà capturés, ce qui a permis de faire cesser le feu de plusieurs batteries autrichiennes.

Les Russes espèrent prendre Przemysl avant l'arrivée des renforts allemands et autrichiens.

Bruits d'abdications du roi de Roumanie

GENÈVE, 3 octobre. — Des télégrammes arrivés ici de Bucarest prétendent que les mauvaises nouvelles de la santé du roi de Roumanie sont destinées à préparer l'annonce de son abdications en faveur du prince Ferdinand de Roumanie. (Le Temps.)

La Bulgarie rappelle ses officiers

LONDRES, 3 octobre (Dépêche de l'Information). — Une dépêche de Rome annonce que le ministre de Bulgarie, suivant des instructions de son gouvernement, a ordonné à tous les officiers bulgares résidant en Italie et en Suisse de retourner en Bulgarie.

Leur voyage leur sera remboursé.

Le calme règne à Moscou

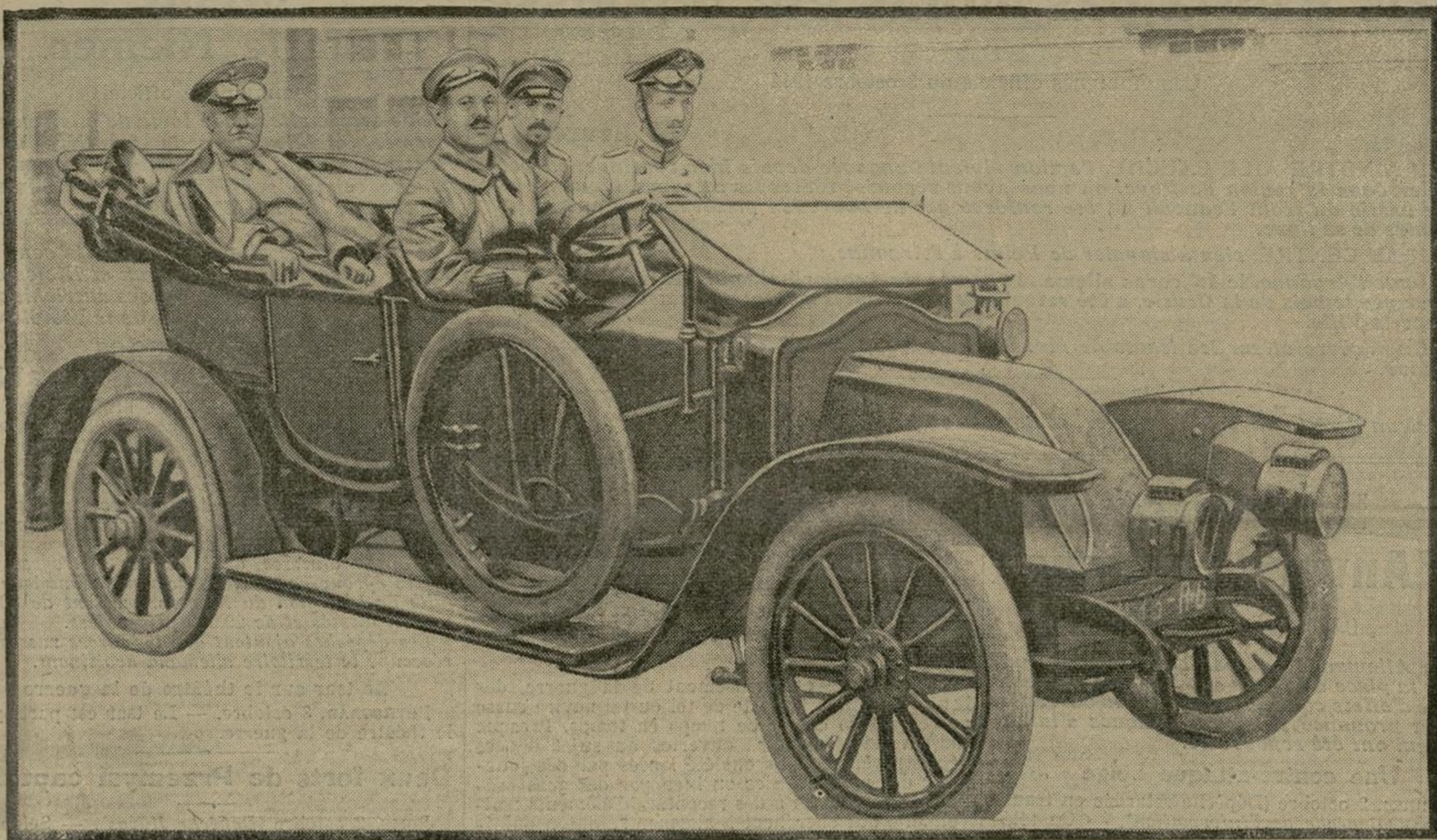
MOSCOU, 3 octobre (De notre correspondant particulier). — Depuis deux mois que la guerre a été déclarée, l'activité économique ne s'est pas ralentie un seul instant à Moscou. C'est le cri unanime des rares étrangers arrivant dans nos murs, que rien ici ne fait songer à la guerre. En effet, si ce n'était le souci de ravitailler les blessés et de prendre des dispositions pour assurer leur sort, on ne s'imaginerait jamais que l'Europe est en feu et que des millions d'hommes jouent leur vie sur le champ de bataille. Le prix des denrées reste stationnaire, ayant plutôt des tendances à la baisse, par suite de l'arrêt du commerce d'exportation. Toutefois la vente de l'alcool est interdite durant la guerre. Comme par le passé, les théâtres ont repris leur répertoire et les établissements publics continuent à être très fréquentés.

Une grande activité ne cesse de régner autour des ambulances qui, de tous côtés, s'érigent par les soins pressés des groupes officiels et privés de la Croix Rouge et de la Croix Bleue; les particuliers rivalisent d'entrain, c'est à qui prendra soin des blessés sans distinction de nationalité. Il n'est pas rare de voir des appartements particuliers transformés en ambulances. A signaler l'activité de la section moscovite de l'Union des Femmes françaises. Ces dames ont établi un hôpital pour recevoir cinquante blessés et dans lequel elles se prodiguent sans ménager leur force et leur bonne humeur.

La terre tremble

FORT-DE-FRANCE, 3 octobre. — Une forte secousse sismique a été ressentie à 4 h. 18; sa durée a été de trente secondes. Elle n'a pas causé de dégâts.

Pendant l'occupation de Péronne par les Allemands



Péronne fut, pendant quelques jours, occupée par les Allemands. La ville était alors gouvernée par un général prussien que l'on voit ici dans son automobile. Cette photographie a été prise sur l'ordre de cet officier général par un opérateur civil réquisitionné à cet effet. Le gouverneur voulait sans doute conserver un souvenir de son court séjour dans la ville.

Les prisonniers bosniaques en Russie



Tous les jours, nos alliés les Russes remportent de brillantes victoires. Ils repoussent les Allemands et écrasent les Autrichiens. Ils font également des milliers de prisonniers, et, au cours de leurs dernières captures, ils s'emparèrent d'un contingent fort respectable de soldats bosniaques combattant dans les rangs autrichiens. On les voit ici en captivité dans une ville de Russie, à quelques kilomètres de la frontière.

LES BELLES IDÉES

La première classe

Sous ce titre, M. Lucien Descaves raconte, dans le *Journal*, la rentrée des classes à l'école communale d'une petite ville des environs de Paris. Voici les nobles paroles qu'il met dans la bouche du maître :

Et l'instituteur dit :

— Tout à l'heure, la classe achevée, vous crierez tous : « Vive la France ! » Mais je veux que vous sachiez bien, auparavant, tout ce que je vous demande de mettre dans ce cri de votre cœur. Il y en a, parmi vous, que leurs parents aiment davantage, depuis qu'ils ont échappé d'un accident ou d'une maladie grave. Eh bien, aujourd'hui, les rôles sont renversés. C'est vous, les petits enfants de France, qui devez chérir plus encore votre mère, en proie à l'épidémie des barbares qui a failli l'emporter. Vous savez qu'ils se sont rués sur elle à l'improviste, qu'ils l'ont prise à la gorge et frappée. C'est pour la défendre que vos pères, vos oncles, vos frères sont partis il y a deux mois. Ils ne sont pas encore au bout de leurs peines. Après avoir chassé l'ennemi de notre pays, ils auront à le poursuivre, pour le châtier d'avoir, derrière son kronprinz, qui donnait l'exemple, dévalisé les maisons, incendié les villes, fusillé leurs habitants désarmés, achevé les blessés, tiré sur les ambulances, accumulé les ruines enfin ! La France sortira victorieuse de l'épreuve..., mais elle a déjà bien souffert, et, plus tard, vous vous ferez une idée de la quantité de sang qu'elle a perdu, en voyant ce qu'une seule petite ville comme celle-ci a dû verser pour sa contribution. Il y en a, pourtant, de plus malheureuses..., et je vous dirai lesquelles en commençant par nos provinces envahies la révision du cours de géographie de l'année dernière. Vous apprendrez par cœur les noms de ces martyres. Nous en dresserons la liste ensemble ; vous l'aurez toujours sous les yeux, tableau noir, Livre d'Or ! Les villes tombent au champ d'honneur comme les hommes ; mais elles ne meurent pas. On les relève, on les soigne, on les reconforte : elles sont immortelles, comme notre race décimée. Quant aux braves soldats qui auront accompli l'œuvre de délivrance et qui n'auront pas l'orgueil et la joie d'assister au triomphe, c'est en leur honneur que vous allez faire votre première dictée. Nous la prendrons dans Victor Hugo. Ecrivez :

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie, ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie. Parmi les plus beaux noms, leur nom est le plus beau : Toute gloire auprès d'eux passe et tombe éphémère, Et, comme ferait une mère, La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

« Au-dessus de tout »

Deutschland über alles, l'Allemagne au-dessus de tout, telle est, on le sait, l'orgueilleuse devise des Barbares. M. Clemenceau a écrit, l'autre jour, sur ce thème, dans *l'Homme libre*, un fort bel article, dont nous détachons le passage suivant :

Grecs et Romains ont voulu marcher à l'idéal tout, comme plus tard, nos aïeux de la Révolution française. Et vraiment les uns et les autres ont formulé, réalisé des parties d'idéal, et ce faisant ils ont préparé la voie pour d'autres. Si Athènes ne nous avait apporté que la condamnation de Socrate et la Révolution que son tribunal révolutionnaire, qui de nous ne se ferait honneur d'une prompte répudiation ? La Révolution se proposait de conquérir le monde pour le triomphe des idées, et l'éphémère succès de Napoléon vint, pour une partie, des puissances de libération dont il se prétendait le porteur. Aujourd'hui que nous apporte l'Allemagne quand elle revendique par un système de massacres scientifiquement doctriné, une place « au-dessus de tout » ? Non pas même la domination passagère d'un conquérant de génie qui a parfois été, comme Jules César, un ouvrier de civilisation. Non. Nous n'entendons que les hurlements d'une horde qui veut prendre ce qui ne lui appartient pas. Nous ne voyons que dévastation et ruines parce que l'Allemagne a besoin de débayer le sol pour se mettre « au-dessus de tout ». S'il en est ainsi, il faut bien que la force décide, pour que ceux qui ont conquis une place au soleil puissent la conserver. « Au-dessus de tout », sauvages, c'est le programme du grand fauve dans la forêt. A côté les uns des autres : nous vous ferons peut-être comprendre, en organisant contre vous la défense du droit, que c'est une doctrine d'humanité.

« L'Art sans patrie »

On a dit trop longtemps que l'Art n'a pas de patrie. A Louvain, à Reims, partout où ont passé leurs hordes les Allemands se sont chargés de démontrer le contraire. Voici en quels termes M. Frédéric Masson, de l'Académie française, le constate dans *l'Echo de Paris* :

Eh bien ! le sentez-vous à présent qu'il a une patrie, l'Art ? Qu'il est la fleur éclosée dans l'âme d'un peuple : qu'il est le résumé de ses aspirations, la synthèse de ses croyances, l'essence même de sa nationalité. L'avez-vous senti, vous, Belges, quand Louvain brûla ? L'avons-nous senti, Fran-

çais, quand l'église de Saint-Remi s'alluma dans la nuit comme un cierge gigantesque. Nous nous sommes tournés vers ce bûcher où se consumait l'art des ancêtres, l'art de notre nation, l'art qui est l'image même de la France. Nous avons tout compris, tout le grand mystère des nations rivales et pour jamais ennemies. Rien des Barbares, rien de leur littérature, de leur musique, de leur art, de leur science, rien de leur culture ne doit désormais souiller notre esprit, notre intelligence et notre cœur. Il faut que la France soit la France, qu'elle fasse des Français de France, et qu'elle supprime tout net le Français ou la Française *made in Germany*. Il faut par la loi, par la persuasion, par la force, au besoin par la violence, imposer une règle qui est la règle même du patriotisme. Messieurs de l'art sans patrie iront s'il leur plaît entendre du Wagner en Allemagne ; tant pis pour eux si leur retour est accidenté.

On ne jouera plus du Wagner en France.

Guerre de races

C'est une guerre de races que celle dont nous voyons, depuis deux mois, se dérouler les phases tragiques ; M. Alfred Capus écrit à ce propos dans *le Figaro* :

A mesure que se développe cette guerre d'extermination, son caractère essentiel apparaît avec évidence. Nous n'avons point affaire à une armée seulement, nous avons affaire à une race qui prétend détruire la nôtre puis se substituer à elle sur notre sol.

Si l'on n'accoutume pas son regard à cette sinistre vision, on reste effaré devant tant d'horreurs et de destructions inutiles, devant tant d'infamies sans autre but que l'infamie elle-même.

Mais si, au contraire, on a le courage de regarder en face la réalité, tout s'explique, tout s'éclaircit. Cette race envieuse et haineuse nous hait d'avoir tant de dons qui lui ont été refusés : l'humeur légère, la sociabilité, le goût, la tendresse humaine ; et elle nous hait encore de pouvoir jouir de ces dons dans la pure lumière de notre ciel.

Notre histoire l'exaspère et tous les souvenirs que cette histoire contient et tous les monuments où elle a inscrit sa gloire. Devant eux, l'Allemagne voit rouge. Car ce n'est pas seulement le présent qu'elle voudrait abolir : notre passé magnifique et lointain, où a jailli une des grandes sources de la civilisation moderne fait honte à sa barbarie, et dans sa démenée, elle croit pouvoir l'effacer par le fer et par le feu.

Les journaux d'Allemagne respirent l'odeur du sang, crient au massacre. C'est la réponse à l'hospitalité trop facile, à l'éternelle illusion française des peuples frères.

Ah ! certes, oui, des peuples frères, il y en a maintenant ! Mais ce sont les Anglais, les Belges, les Russes, nous, tous ceux qui se sont unis par des serments solennels pour arrêter les hordes de ces carnassiers. Ils appartiennent à une race qui couvrira la terre de ruines tant qu'elle ne sera pas enchaînée.

La leçon de la guerre

La leçon de la guerre, M. Lucien Hubert, sénateur des Ardennes, la dégage en ces termes dans le *Journal* :

Au premier coup de canon nous nous retrouvâmes nous-mêmes. Une affiche blanche jeta les hommes à la frontière. Ils chantaient en y allant. Ils oublièrent leurs querelles, toutes leurs querelles. Et l'on vit bien alors les belles qualités de notre race brave et prête au devoir. C'est qu'elles n'étaient pas perdues. Seulement, comme les choses précieuses, on les avait rangées soigneusement dans un petit coin, qu'on n'avait pas montré, celui-là, à nos hôtes trop curieux !

Et maintenant il n'en est pas moins vrai que la guerre est pour nous une terrible et admirable leçon. Certes, nous ne l'avons pas désirée ; elle ne nous a pas effrayés non plus, mais nous sentons qu'elle comportera autre chose que les douleurs et les deuils cruels au cœur maternel de la France. Elle va nous laisser, au lendemain de la lutte glorieuse, le désir formel de réformer, sur certains points, une mentalité qui, quoique bien française, n'en comporte pas moins pour la patrie des dangers qu'on ne saurait nier.

Lorsqu'un peuple porte en lui tant de ressources humaines, la force, la justice, la confiance, il serait criminel vraiment de n'utiliser tout cela que pour la guerre. Non, la mobilisation des forces et des intelligences françaises ne doit pas prendre fin avec le traité de paix ; elle doit subsister après la bataille. Il faut que ces incomparables éléments d'action, dont nous pouvons juger à l'heure actuelle toute l'intensité, survivent au danger. L'union de tous les Français devant la barbarie doit demeurer pour la conquête du progrès. S'il y eut dans la politique de notre pays de mauvais ferments et de mauvaises herbes, le grand souffle régénérateur doit les balayer une fois pour toutes.

Le respect de la mort

Le respect de la mort, c'est la première leçon que nous devons tirer de la guerre. C'est la seule manière de lutter contre le nouveau snobisme qui consistait à faire aux

champs de bataille des visites ressemblant trop à des parties de plaisir. Le Parisien, dont les « Propos » quotidiens sont si goûtés des lecteurs du *Matin*, flétrit, comme elle le mérite, cette curiosité malsaine :

Ah ! si nos glorieux et chers morts, au revers du sillon où les faucha la mitraille pouvaient échanger de ces dialogues que leur prêtait jadis la noble mélancolie des Fénelon et des Montesquieu, de quel nom flétriraient-ils la curiosité de ces voyeurs de charniers, qui, en autos de luxe, accompagnés d'élégantes exhibant (c'est si commode pour voyager !) le brassard de la Croix-Rouge, allaient ces jours passés en partie le plaisir visiter les champs de bataille de la Marne.

Le maire d'une petite commune de l'Oise, Rozoy-en-Multien, sur laquelle comme sur tant d'autres s'est abattue la sanglante rafale, a vu passer de ces caravanes profanatrices et nous fait part de son indignation. Ces femmes, qu'il nous dépeint, comme une chatte qui boit du lait et laissant errer sur l'horreur amoncelée des cadavres un sourire effeuillé ; ces gandins qui arrêtent les paysans pour leur demander « où l'on a chance de voir le plus de morts » — nous ne les connaissons que trop : c'est la navrante cohorte des détraqués et des oisifs, des « crevés » antédiluviens qui « faisaient » Bayreuth et Oberammergau, la tournée des grands bars et des petits boudoirs. Ils « font » aujourd'hui les champs de bataille.

Qu'un journaliste, dont c'est la douloureuse mission parfois de renseigner le public affronté à son cœur défendant ces lieux d'épouvante, il le faut bien, hélas ! Mais, ceux-là, de quel droit et en vertu surtout de quelles déplorables tolérances ?...

L'autorité militaire a trouvé du moins le juste correctif qui convenait à cette monstrueuse incorrection. Sur un ordre immédiatement appliqué, tous les élégants ravageurs des lendemains de combat, tous les mondains rôdeurs de charniers ont été, hommes et femmes, impitoyablement racolés pour coopérer avec les infirmiers à l'ensevelissement des morts. Puisse ce pieux et lugubre office avoir refroidi pour un temps leurs ardeurs contemplatives et imprimer en eux cette juste notion du savoir-vivre, qui s'impose plus qu'ailleurs en face de la mort !...

La folie du pangermanisme

L'abbé Wetterlé, qui les connaît bien, nous parle, dans le *Petit Journal*, des Allemands modernes, et nous montre toute une nation arrivée à un tel point d'exaltation égoïste qu'elle touche à une sorte de folie religieuse :

Ces gens-là s'imaginent faire la guerre sainte contre les roumis du latinisme dégénéré. Ils s'approprient à infuser généreusement un sang nouveau à des peuples corrompus, ils apportent la seule vraie civilisation à des malheureux qui croupissent dans l'ignorance. Et ces peuplades, trop intelligentes pour accepter la domination libératrice, ils les traitent comme des sauvages. Ils tuent, pillent, incendient et violent, parce que l'Allemand seul a des droits et que les autres n'ont que le devoir de le servir.

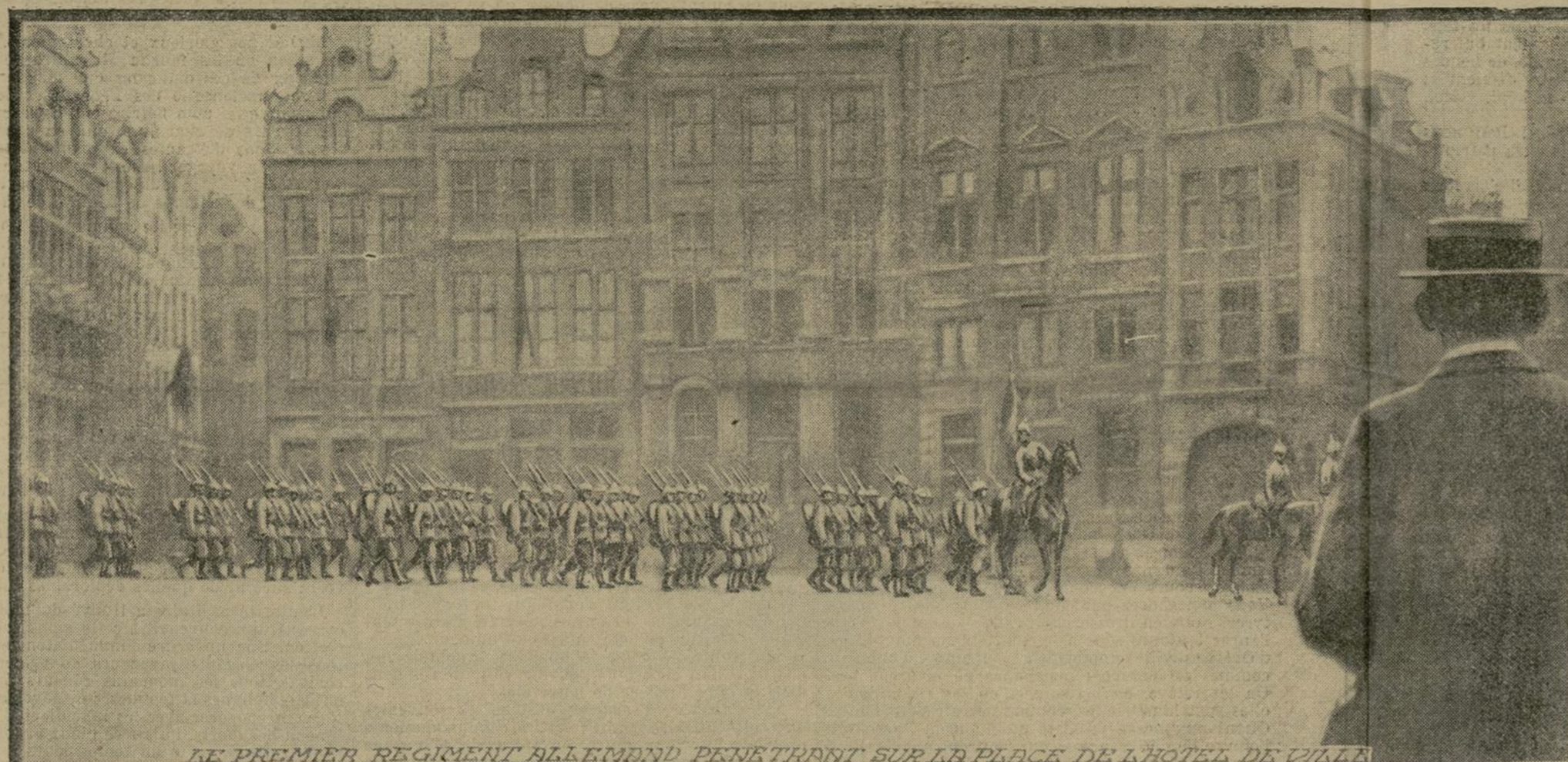
Exagération, dira-t-on. Non ! la mentalité allemande a été ainsi transformée par les brutes consciences du pangermanisme. Qu'on parcoure les publications des ligues patriotiques, ces brochures incendiaires qui depuis quelques années sont répandues par centaines de mille, dans les milieux populaires, et on y retrouvera toutes ces théories monstrueuses établies avec ce luxe d'arguments pseudo-scientifiques dont le publiciste germanique ne saurait se dégarer.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner des excès que commettent les troupes allemandes. On les y avait préparées par la doctrine de « l'Allemagne au-dessus de tout ». Les armes allemandes doivent conquérir le monde, la science allemande doit devenir la charte de l'humanité tout entière, les formules de l'art allemand doivent s'imposer à tous les esprits, les produits allemands doivent remplacer ceux de toutes les industries étrangères. Chaque merveille du passé, chaque fabrique moderne, chaque représentant des races inférieures qui disparaît, assurent la prédominance de l'Allemagne. Le soldat allemand est le pionnier de la culture allemande, il nivelle tout sur son passage, afin que le char de la blonde Germanie puisse passer plus triomphalement sur les ruines des civilisations disparues.

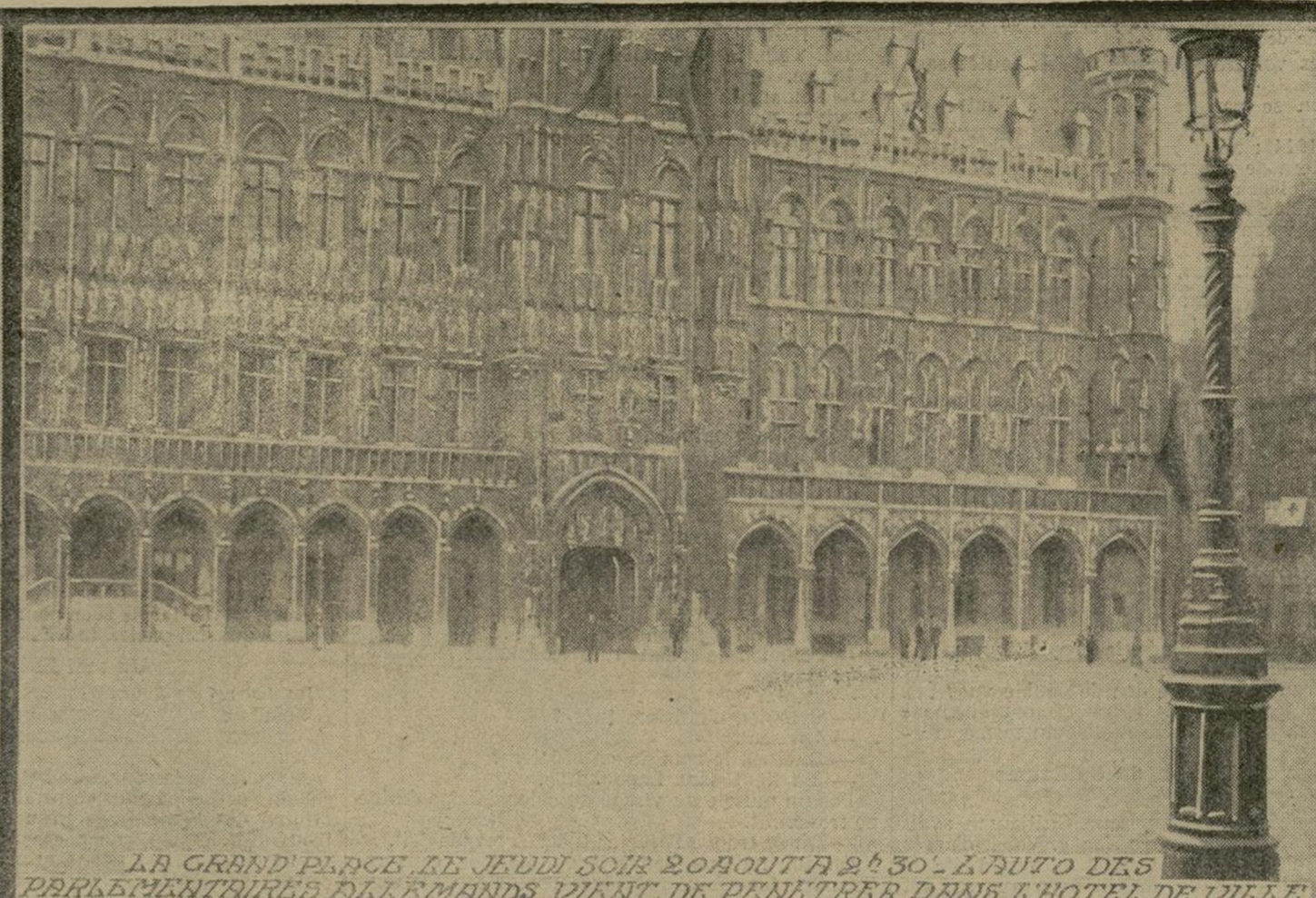
L'incendie de l'Université de Louvain et de la cathédrale de Reims, comme tant d'autres attentats commis froidement par les Huns modernes, ne sont donc que les conséquences logiques de l'apostolat du pangermanisme, doctrine imagée et répandue par les intellectuels allemands. C'est là ce qu'il faut dire et répéter à ceux qui, malgré tout, s'obstinent à chercher dans l'âme allemande les traces d'un sentimentalisme depuis longtemps disparu.

Ayantamiento de Madrid

Comment les Allemands entrèrent à Bruxelles



LE PREMIER RÉGIMENT ALLEMAND PÉNÉTRANT SUR LA PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE



LA GRAND'PLACE, LE JEUDI SOIR 20 AOUT À 21 30. L'ÉTO DES PARLEMENTAIRES ALLEMANDS VIENT DE PÉNÉTRER DANS L'HÔTEL DE VILLE



LA GRAND'PLACE, LE JEUDI MATIN 20 AOUT À 8 1/2



L'ÉTAT MAJOR ALLEMAND SUR LA PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE UN QUART D'HEURE APRÈS L'ARRIVÉE DES TROUPES

Nous publions ci-dessus quatre photographies qui constituent, en quelque sorte, le cinématographe de l'entrée des Allemands à Bruxelles le 20 août dernier. À huit heures et demie, le marche bat son plein sur la Grand'Place; quelques heures après, les Teutons sont signalés; la Grand'Place n'est plus qu'un grand carré nu. À deux heures et demie, des fifres déchirent le silence qui pèse sur la ville: les soldats allemands font leur entrée au pas de parade. Après le défilé, l'état-major allemand se réunit devant l'Hôtel de Ville.

LA GUERRE ANECDOTIQUE

Les prédictions

Après la prédiction du frère Johannès, en voici une autre qui date de 1700 :

Quand les voitures sillonneront les routes sans chevaux ;

Quand on se parlera d'un bout à l'autre du monde ;

En l'an 1914 :

Mai parlera de guerre ;

Juin la décidera ;

Juillet, la déclarera ;

« Août, on verra des pleurs dans les yeux des épouses et des mères ;

Septembre continuera les hostilités ;

Octobre verra sang jusqu'aux genoux dans trois villes de Prusse ;

Novembre, un homme blanc décidera de la paix ;

Décembre, l'année sera victorieuse et vivra dans la paix et la prospérité.

Et s'il en est ainsi, le pronostic résolu des Anglais, qui ont déclaré qu'ils fêteraient « Christmas » dans leurs foyers, sera réalisé.

D'autre part, l'*Eclair* du Finistère publiait l'autre jour l'information suivante.

Ces jours derniers succombait à Penzé, près de Morlaix, une jeune femme muette de naissance.

Or, voici qu'au moment suprême, après avoir gardé le silence pendant trente-cinq ans, sa langue nouée se délia et les assistants, stupéfaits, entendirent ces mots : « La guerre sera terminée le 17 octobre prochain. »

Et, cette phrase terminée, la prophétique moribonde entra dans l'éternité.

Les mourants ont-ils le don de double vue ?

Il faudra le croire, si la muette a réellement parlé et si sa prédiction se réalise au terme indiqué.

Une désillusion de Guillaume

Du *Figaro* :

On a raconté que l'empereur Guillaume avait résisté à une attaque contre Nancy. Voici, d'après une lettre d'un magistrat de l'Est, qui a été le témoin du fait, quelques détails nouveaux sur cet acte du souverain allemand :

« L'acharnement des Allemands à vouloir passer par Champenoux et Crenic pour gagner Nancy s'explique par ce fait que Guillaume II se trouvait à Amance, à 20 kilomètres de Nancy, pendant la bataille. Il avait avec lui 10... cavaliers en tenue de parade, avec lesquels il devait faire son entrée triomphale dans la capitale de la Lorraine. Soudain, sous la poussée formidable de nos vaillantes troupes, les Allemands se mirent à battre en retraite. Alors, l'empereur, qui avait mis pied à terre et avait suivi les évolutions de son armée avec une lorgnette, sauta à cheval et tourna le dos à Nancy, suivi de sa brillante cavalerie.

« Les rares Français qui se trouvaient à proximité d'Amance purent assister de loin à cette retraite, qui était fort impressionnante. »

Le vilain gosse

Au cours d'un meeting tenu dans la ville de Llangollen (pays de Galles), un capitaine de marine, nommé de Bee, a raconté que le kaiser, lorsqu'il était petit garçon, âgé de six ans, fut un jour blessé à la jambe et porté par un officier à bord d'un navire de guerre anglais.

L'officier qui porta le jeune empereur, dit-il, était mon père, et il disait souvent, depuis : « Si j'avais laissé tomber en mer le petit gosse, quelles peines j'aurais épargnées à l'Europe et au monde. »

Un soldat de quinze ans

Du *Journal des Débats* :

C'est un gamin. Il a quinze ans. On ne sait comment il s'est, un soir, mêlé aux soldats sur le front. Le lendemain matin, il avait revêtu, pour masquer sa blouse d'écolier, une capote ramassée sur le champ de bataille, et, sans qu'on y prit garde, il joua pour tout de bon un soldat, dans la journée.

Infatigable, on le vit, à la nuit tombante, aider les brancardiers à ramasser les blessés. A l'aide d'une brochette, il ramena d'abord un capitaine à l'ambulance, puis un soldat, puis un autre. Il fit ainsi cinq voyages, sauvant cinq des nôtres. Au sixième voyage, un éclat d'obus atteignit le vaillant gamin à la jambe.

Relevé à son tour, il a été amené à l'hôpital de Lyon, où il est soigné comme les militaires. Mais il a refusé de donner le nom et l'adresse de ses parents : il craint d'être reconduit chez lui et choyé par sa maman.

Il veut guérir et veut retourner à la bataille.

Les exploits de Tom

Du *Petit Journal* :

Un soldat du Mans vient de relater, dans une lettre à sa famille, comment il a été sauvé par le chien du régiment.

Atteint d'un éclat d'obus au bras, d'une balle dans la mâchoire et d'un coup de sabre qui lui

avait décollé le cuir chevelu, le blessé gisait à moitié recouvert par les cadavres de ses camarades quand il sentit comme une caresse sur son front. C'était Tom, le chien du régiment, qui lui léchait la figure.

Le soldat réussit à se redresser un peu, malgré de vives souffrances. Il savait que le chien était dressé à rapporter au campement le képi du blessé, mais le sien était perdu. Le brave chien hésitait. L'homme lui dit :

— Va, mon Tom, va chercher les camarades.

Cette fois, Tom avait compris. La bonne bête partit, rentra vivement au campement, se démena, mordit les pans des capotes, aboya... et réussit à attirer deux brancardiers à l'endroit où le petit soldat gisait. Le blessé fut relevé, porté à l'ambulance, soigné, et, aujourd'hui, il va aussi bien que possible.

Tom n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai. Il va au feu. Dès que les balles commencent à pleuvoir, il creuse un trou dans le sol et s'y terre. Pendant les accalmies, il fait son devoir d'infirmier et sauve les blessés français. Tom n'abandonne jamais son poste devant l'ennemi !

Grandeur militaire

Du journal russe *Sviet* :

Le colonel Lopoukhine, commandant du régiment de la garde à cheval, après la première grande bataille en Galicie, se fit lire le rapport :

— Nous avons perdu 200 tués et blessés.

— Combien de soldats tués ? demande le colonel Lopoukhine.

— Tant...

— Combien d'officiers tués ?

— Un seul.

— Quel est le nom de cet officier ?

— Le lieutenant Lopoukhine.

Pas un muscle du visage du colonel Lopoukhine ne tressaillit.

— Où se trouve l'officier tué ? demanda-t-il.

On lui indique l'endroit où était le cadavre. Quand il fut arrivé près du corps de son fils unique, mort, il descendit de cheval, baisa le front et les lèvres de son enfant, fit sur lui le signe de la croix, puis remonta à cheval et continua de donner des ordres.

La réconciliation

De l'*Eclair* :

Ils luttèrent avec une ardeur et une émulation respectivement égales dans la même commune, à Laveissière, arrondissement de Murat (Cantal). Entre les deux protagonistes, les rapports étaient distants autant que leurs demeures étaient rapprochées, l'école et le presbytère étant contigus ; les relations étaient fraîches, froides, glaciales même. La guerre éclate : l'instituteur rejoint son régiment, le curé fait de même ; l'instituteur, envoyé sur le front de bandière, est blessé grièvement par des balles et des éclats d'obus ; le curé est affecté, à titre d'infirmier, à un train sanitaire et un hôpital de la Franche-Comté.

Or, coïncidence curieuse, c'est dans cet hôpital qu'est envoyé le blessé qui retrouve son adversaire de la veille. Avec une compassion toute maternelle, des attentions toutes spéciales, le curé prodigue à l'instituteur gémissant et surpris les soins les plus délicats et les plus touchants.

Quand l'instituteur, convalescent, quitta l'hôpital, la scène de la séparation fut poignante : émus, autant l'un que l'autre, l'instituteur et le curé s'embrassèrent comme des frères.

L'abbé Chanson et l'instituteur Vidalenc ne s'oublieront plus, et après la guerre — qui aura tant modifié de choses en ce monde — vivront en paix dans leur commune.

Un brave

Du *Daily Mail* :

Une demi-batterie, plutôt exposée, faisait, à Mons, de grands dégâts chez les Allemands. Plusieurs de leurs batteries se livrèrent sur elle à une attaque combinée. C'était le combat d'un David contre une demi-douzaine de Goliaths.

Un par un ses canons furent réduits au silence. Les hommes qui les avaient servis étaient tués. A la fin, un seul homme resta debout. Il continua à faire de son mieux, travaillant activement et avec calme. Il aurait continué jusqu'à ce qu'il tombât, car bien que les Allemands eussent cessé le feu pendant quelques instants, ils auraient recommencé et l'auraient achevé, malgré leur admiration pour son courage. Mais un officier lui ordonna de partir. Et il dut obéir, à contre-cœur.

La casquette du général Pau

L'*Echo de la Mayenne* a reçu de l'un de ses typographes une lettre dont nous extrayons le pittoresque récit que voici :

« Donc, lundi soir, nous partions gaiement de B... pour aller à la messe de la veille de l'air.

A B..., en faisant le fou, mon képi tombe par la portière et je suis obligé de m'en passer.

Le lendemain, je fis toutes les marches nu-tête. Nous fûmes à la rencontre d'un régiment qui revenait de M..., mais, en arrivant en ville, de bonnes gens m'apercevant, quoique petit, disaient : « Tiens, en voilà un qui a perdu son képi. » Moi, j'en rigolais, vous pensez bien.

Arrivés devant la gare, le général Pau nous passa en revue et prononça un discours patriotique.

Quand le général passa devant moi, il s'arrêta : je n'étais pas fier.

— Tiens, me dit-il, tu as perdu ton képi ?

— Oui, mon général.

— Veux-tu le miens ?

— Je veux bien, mon général.

Il prit alors son képi et me l'enfonça sur la tête ; j'avais les yeux bouchés.

Les civils qui étaient présents applaudirent.

Ensuite le général me dit :

— Tu ne sais pas ? Tu devrais faire la quête dans ton escouade pour qu'on te paie à boire, car tu dois avoir chaud ainsi tête nue, mais comme ton escouade n'est pas riche, voilà pour boire à ma santé.

Et il me glissa une pièce de cinq francs dans la main.

Vous pensez bien si j'étais content ; les larmes m'en vinrent aux yeux.

Aussi je me ferais tuer pour le général, c'est un homme qui sait parler au soldat et s'en faire aimer.

Un ami fidèle

Du *Journal de Rouen* :

Voici un fait qui montre une fois de plus jusqu'où vont la reconnaissance et la fidélité des chiens :

Au cours de la sanglante bataille de Nanteuil, un soldat, actuellement hospitalisé à l'hôpital de l'Union des Femmes de France, à Dieppe, qui se trouvait dans une tranchée, voyait arriver près de lui un chien qui se blottit au bruit des balles et du canon. Pendant toute l'action, ce chien ne le quitta pas et le soldat, qui lui avait manifesté de l'attention, s'y étant trouvé blessé, son nouveau compagnon ne l'abandonna pas.

Transporté à l'hôpital de Senlis, le soldat y voyait bientôt, à ses côtés, le bon chien qui avait réussi à se glisser dans le train.

Evacué sur Dieppe, le blessé retrouvait l'animal dans son compartiment. Mais à la descente du train, dimanche soir, le chien, trompé par l'obscurité, s'égarait. Cependant il n'avait pas perdu le souvenir du brave petit soldat qui l'avait caressé dans la tranchée de Nanteuil, et, pendant deux jours, il rôda autour des divers hôpitaux de la Croix Rouge.

Finalement, il réussit à entrer dans celui de la rue Blainville et à retrouver son compagnon auquel il fit fête.

Devant une telle fidélité, une dame de la Croix Rouge a provisoirement prît le chien en pension en attendant qu'il puisse repartir avec celui qu'il a si fidèlement suivi.

Un fait d'armes

Aux environs de Spincourt (Meuse), lors des premiers combats, un brigadier et six chasseurs furent envoyés en éclaireurs. Au sortir d'un bois, ils se heurtèrent à 50 uhlans sur lesquels ils frappèrent d'estoc et de taille. Cinq d'entre eux restèrent sur le terrain ; mais la troupe étant faite, nos deux braves continuèrent leur chemin, et, d'une crête, aperçurent dans un vallon proche des forces ennemies, considérables, opérant un mouvement pour encercler les nôtres.

« Prévenons l'escadron », s'écrie le brigadier, et, faisant demi-tour, les deux chasseurs se trouvent nez-à-nez avec le peloton de uhlans qui s'était reformé.

Pour la seconde fois, ils arrivèrent comme des bolides dans le groupe ennemi, n'eurent que des blessures légères et, ventre à terre, prévenant leur escadron du danger qui le menaçait, empêchèrent, par leur courage et leur initiative, l'encerclement prémédité.

Notre numéro spécial est maintenant réservé à nos abonnés

Tous les exemplaires qui nous restent de notre numéro spécial de « la Guerre illustrée » (16 pages dont 14 d'illustrations), paru à Toulouse et qui a été presque épuisé dès sa mise en vente, sont spécialement réservés, à TITRE GRACIEUX, à nos abonnés nouveaux — ne fussent-ils que de trois mois (prix 10 fr.) — qui s'abonneront à « EXCELSIOR » AVANT LE 15 OCTOBRE.

Ces souscripteurs auront la faculté de faire partir leur abonnement du 1^{er} septembre, et nous leur assurerons la collection COMPLETE à compter de cette date.

Ayuntamiento de Madrid

L'humour étranger et la Guerre



Comment les Allemands espéraient entrer à Paris...



Comment ils y sont entrés.

(L'Esquella de la Torratxa, Barcelone.)



LA MUSIQUE ADOUCIT LES MŒURS

Il a enfin trouvé l'occasion de jouer de son instrument favori...

(Punch, Londres.)



L'ARRIVEE DES COSAQUES

— Qu'est-ce que j'entends?... Ce sont sûrement les acclamations de mon peuple! (Punch, Londres.)



L'ENNEMI DU MONDE

Le Kaiser. — Qui va là?

Le Carnage. — Un ami, le seul qui vous reste!

(Punch, Londres.)

Le lieutenant Mesureur est acquitté par le Conseil de guerre

Le 1^{er} conseil de guerre, que préside le colonel Thiébaud, de la légion de gendarmerie de la Seine, a jugé hier M. Gustave-André Mesureur, lieutenant de réserve du 8^e régiment d'infanterie, inculpé, conformément à l'article 239 du Code de justice militaire, de désertion en présence de l'ennemi, crime qui entraîne une peine de 5 à 20 ans de détention.

Voici les faits, tels qu'ils ressortent de l'acte d'accusation :

Le lieutenant Mesureur, chef de cabinet de son père, directeur de l'Assistance publique, fut incorporé le 2 août dernier dans l'armée. Son régiment se dirigea immédiatement vers le Nord et, du 12 au 14, prit part à la bataille de Dinant, où il se conduisit courageusement.

Dans la matinée du 15 août, le lieutenant Mesureur se trouvait, à l'instigation, dans un état de grande dépression physique et morale. Il demanda à être examiné par le médecin-major de son régiment, le docteur Jeantet, qui constata, en effet, qu'il était assez déprimé et qui envoya le lieutenant à Weylen, à 6 kilomètres environ à l'arrière des troupes.

D'après les règlements militaires, le lieutenant Mesureur devait rester dans cette commune jusqu'au moment de son évacuation sur un dépôt sanitaire régulier.

Or, l'inculpé, qui était en possession d'une permission de 15 jours, n'attendit pas son affectation nouvelle, et, se croyant autorisé à se déplacer, il se rendit à Paris où il fut arrêté dans les circonstances que l'on connaît.

Dans ses explications au cours de l'interrogatoire, le lieutenant Mesureur se défend avec calme et ténacité.

Il prétend qu'aucune indication ne lui a été donnée; il s'est considéré comme un non combattant, et il s'est cru autorisé à aller où il voudrait.

Une longue discussion s'engage entre le prévenu et le président au sujet de la présence entre ses mains, lors de son arrestation, du rapport du médecin-major, visé par le colonel et qui promet une décision à son sujet.

Le lieutenant Mesureur prétend que ce rapport lui a été remis par le médecin-major sans aucune explication.

Après une très élocuente plaidoirie de M. Henri Géraud, le conseil a rapporté un jugement **acquittant** le lieutenant Mesureur à l'unanimité.

Au prononcé du jugement, des cris de : « Vive la France ! » ont été poussés dans l'assistance.

La circulation interdite dans la zone de l'avant des armées

Les dispositions suivantes ont été arrêtées par le grand quartier général des armées :

Article premier. — La circulation d'automobiles ou de bicyclettes montées par des civils est formellement interdite dans toute la zone de l'avant des armées.

Art. 2. — Dans la même zone, il est interdit aux habitants de circuler entre 18 heures et 5 heures du matin.

Art. 3. — Seuls les officiers ont qualité pour autoriser le franchissement des avant-postes.

Art. 4. — Les généraux commandant les armées sont chargés d'assurer l'exécution de ces prescriptions.

Le général commandant en chef.

Pour la région de Paris, la zone interdite est limitée par une ligne passant par les localités suivantes :

Doullens, Amiens, Montdidier, Saint-Just-en-Chaussée, Clermont, Creil, Senlis, Nanteuil-le-Haudouin, Mareuil-sur-Ourq, Oulchies-le-Château.

Une circulaire du gouverneur militaire de Paris

Le général gouverneur militaire de Paris vient d'adresser aux généraux commandants des régions en dehors de la zone des armées la circulaire suivante, dont copie a été envoyée aux préfets des départements compris dans ces régions :

Pour permettre le retour à Paris et dans les départements de Seine et Seine-et-Oise des familles séjournant actuellement en province, en dehors de la zone de l'armée, et désireuses de regagner leur domicile en automobile, j'ai l'honneur de vous faire connaître que, par application des dispositions de la note du général en chef du 18 septembre, n° 5778, j'autorise, en ce qui me concerne, et dans les conditions ci-après, le franchissement des limites du gouvernement militaire aux personnes de nationalité française, après vérification rigoureuse de leur identité.

Les intéressés se trouvant dans une localité voisine d'un commandement de région devront se munir d'un laissez-passer délivré par le général commandant la région ou par l'autorité militaire déléguée par lui.

Dans les localités éloignées d'un commandement de région, les intéressés devront se pourvoir d'un sauf-conduit qu'ils réclameront au commissaire de police ou, à défaut, au maire de la commune, pour pouvoir atteindre le siège du commandement de la région le plus rapproché de leur itinéraire normal.

Les autorisations ainsi accordées seront valables exclusivement pour le retour à Paris et dans les départements de Seine et Seine-et-Oise.

A leur arrivée à Paris ou dans les départements de Seine-et-Oise, les intéressés devront faire une déclaration à la préfecture de police (bureau militaire annexe) pour Paris, et à la mairie de leur domicile, pour les départements de Seine et Seine-et-Oise.

Pour permettre le contrôle des déclarations de retour, je vous serais obligé de vouloir bien me faire adresser le relevé des autorisations et sauf-conduits délivrés par vos soins et le numéro des automobiles.

Pour des voyages à entreprendre ultérieurement, les intéressés seront soumis aux règles actuellement en vigueur dans le camp retranché de Paris, sur la circulation automobile.

Nouvelles religieuses

Une messe sera dite ce matin dimanche, à 11 heures, à l'Institut Catholique, 74, rue de Vaugirard, sur l'initiative de la Société Pax, pour les armées de terre et de mer.

Morts au champ d'honneur

Le comte Raoul du Plessis de Grenedan, lieutenant au 22^e dragons, tué le 20 septembre en poursuivant à la tête de son peloton une fraction d'Allemands en déroute et en train de se rendre.

Le colonel de Flotte, du 48^e d'infanterie.

Le lieutenant-colonel Duvernoy, du 4^e chasseurs, tué à l'ennemi.

Les commandants Viollet, du 45^e d'artillerie; Baillie, Gaston Sonnet, du 125^e d'infanterie.

Les capitaines Bernard de Brissout, du 44^e d'artillerie; Joseph de Charry, du 98^e d'infanterie; Georges de Sartiges, du 1^{er} tirailleurs marocains; Frédéric Bergeron, du 131^e d'infanterie; Hospital, du 41^e d'infanterie; Pierre-Jean, du 279^e d'infanterie.

Les lieutenants Michel Lelong, du 292^e d'infanterie; Charles Lefevre, du 123^e d'infanterie, fils de notre confrère Gabriel Lefevre; Pierre de Ragueneil de Montmorel, du 71^e d'infanterie; Fernand Lecomte, du 290^e d'infanterie; Avignon, du 238^e d'infanterie; Victor Baubet, du 298^e d'infanterie; René Quinchez, du 153^e d'infanterie; Charles Dubois, du 169^e d'infanterie; Marc André, du 31^e d'infanterie; Aimé de Montellet de Grenaud, du 14^e d'infanterie.

Les sous-lieutenants René Roy, du 22^e dragons; Bernard Dieudonné, du 54^e d'infanterie; Raoul Mallia, du 125^e d'infanterie.

Le médecin auxiliaire Maruvelles.

Le médecin-major Alphonse Claret, du 30^e d'infanterie.

M. Roger-Ernest Matillon, docteur en droit, substitut du procureur de la République, à Rambouillet, lieutenant au 321^e d'infanterie.

Le soldat Pierre Ditté, l'un des fils de l'éminent conseiller honoraire à la Cour de cassation.

Le sergent Paul Truchon, professeur au lycée de Bourg.

Le sous-lieutenant Georges Reverdy, ancien élève de l'Ecole normale supérieure.

L'abbé Jean-Marie Desgaches, professeur à l'Ecole de Saint-Dizier, caporal au 23^e d'infanterie.

Le soldat Marcel Picot, du 21^e d'infanterie.

Le sergent Alfred Moureaux, du 17^e chasseurs à pied, mort des suites de ses blessures, le 22 septembre. Son frère, Emile Moureaux, revenu de la République Argentine pour la guerre, est incorporé comme sergent au 34^e territorial, à Mende (Lozère).

Les blessés

Le capitaine Marulier, du 328^e d'infanterie, a dû représenter la Force de mentir au Théâtre Antoine, en collaboration avec Tristan Bernard, à été blessé dans les derniers combats. Il a eu le tympan droit perforé et a reçu deux balles dans le bras et la main gauche. Bien que ses blessures ne soient pas guéries, il repart demain pour le front.

Communiqués

Aux Boy-Scouts. — Tous les Boy-Scouts parisiens sont invités à une réunion spéciale qui aura lieu le mardi 6 octobre prochain, à 5 heures du soir, 7, rue des Petites-Ecuries. Cette convocation a pour but la participation des Eclaireurs à une vente organisée au profit des blessés par la Croix-Rouge.

Voici ce que nous lisons dans un journal de Clermont-Ferrand, sous le titre suivant :

UN BON AVIS ET UN BON EXEMPLE

On nous rapporte que M. Edouard Michelin, le grand fabricant de pneumatiques, a fait afficher, dans ses usines, l'avis suivant :

« Bien souvent, des employés et des ouvriers sont venus demander mon avis pour le placement de leurs économies. »

« J'ai toujours refusé de répondre, car rien n'est plus délicat que de donner un conseil financier. »

« Cependant, aujourd'hui, je trouve les Bons du Trésor actuellement émis si avantageux que, personnellement, je vends des valeurs pour en acheter. »

« C'est, à la fois, un acte de bon Français et un placement de père de famille intelligent. »

« Lé 28 septembre 1914. »

Nous croyons savoir que, déjà, M. Edouard Michelin a souscrit personnellement un gros chiffre de ces bons de la défense nationale.

(Extr. du *Moniteur du Puy-de-Dôme* du 29 octobre 1914.)

Cet encouragement d'un patron aimé de son personnel a suscité, en un seul jour, et pour les seules souscriptions connues, près de 200.000 francs. Voici un exemple de ce que peuvent faire les bons Français autour d'eux.

Internat - Demi-Pension - Externat
Ecole Marlaud, 61, rue de Passy
FACILITES DE PAIEMENT

BARCLAY

18 & 20, avenue de l'Opéra

fera sa réouverture

LUNDI 5 OCTOBRE

Ayuntamiento de Madrid

La Guerre illustrée

L'ensemble des numéros d'« Excelsior » depuis le début de la guerre formera la documentation illustrée la plus précieuse sur la campagne de 1914; c'est pourquoi il faut collectionner « EXCELSIOR ».

Nous avons réservé pour nos lecteurs la collection des numéros parus depuis le 1^{er} août; le mois de septembre est encore complet, mais il manque, pour le moment, une dizaine de numéros du mois d'août que nous espérons pouvoir procurer; il importe donc de s'inscrire au plus tôt.

Joindre 40 centimes par numéro demandé pour la France et 15 centimes pour l'étranger.

Le Carnet de la Solidarité

Une souscription dans les services de la Préfecture de la Seine. — Le préfet de la Seine vient de remettre entre les mains de M. Appell, président du Comité du Secours national, une somme de 24.099 fr. 05, montant d'une première souscription ouverte dans les services de la Préfecture de la Seine.

La reprise des affaires

A la demande de plusieurs présidents de chambres syndicales patronales et ouvrières, il vient de se créer une Comité d'élus de la Seine, chargé de donner aux patentés et autres contribuables une interprétation exacte des différents décrets du gouvernement de la Défense Nationale, et surtout de recevoir les communications qui pourraient lui être faites concernant la reprise des affaires.

Ce Comité, composé de MM. Georges Berry, député; Paul Strauss, sénateur, et Rébeillard, conseiller municipal, recevra tous les mercredis, de 2 heures à 4 heures, à la mairie du neuvième arrondissement.

POUR MILITAIRES : Chandails, tricots, bonnets, gants, passe-montagne. Prix avantageux chez les fabricants A.-A. TUNMER ET C^o, 1-3, place Saint-Augustin-27, rue du 4-Septembre, Paris.

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES HEBDOMADAIRES

"DEMANDES D'EMPLOIS" 1 franc la ligne

« OFFRES D'EMPLOIS » — « COURS ET LEÇONS »
« LOCATIONS » — « PENSIONS DE FAMILLE »
« APPARTEMENTS MEUBLES » — « OCCASIONS »
« ALIMENTATION »
1 fr. 50 la ligne

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

Pour tous renseignements, écrire à :
« Excelsior-Publicité », 88, Champs-Élysées.

LES REFUGIES

Famille LOIRE, de Noyon (Oise), actuellement à Royan (Charente-Inférieure), 7, rue Gambetta, désirerait nouvelles de M. Léon LOIRE, pharmacien à Noyon, et serait reconnaissante aux personnes pouvant lui en donner.

DEMANDES D'EMPLOI

Sténographe très habile exécute tous travaux à l'heure ou à forfait, dactylographie français, anglais. — Mme Vignon, 4, rue Cavalotti, Paris.

COURS ET INSTITUTIONS Paris

Préparation des jeunes filles au baccalauréat, Institut Franklin, 37, boul. St-Michel. Rentrée des classes le 5 octobre.

Province

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Collège de GARÇONS, Collège de JEUNES FILLES, établissements de l'Université. Internat au grand air, confortable moderne.

PENSIONS DE FAMILLE

Paris

Ch. pens. d. 6 fr. ch. 2 lits d. 5 fr. Conf. mod., 159, Bd Montparnasse

Province

NICE, pension Cléber, 55 bis, boulevard Gambetta, grand jardin plein Midi, dernier confort. Prix modérés.

LOCATIONS

Appartement, 3 pièces, sur deux rues, maisons d'angle, libre de suite. 850 fr. par an, 115, avenue Villiers.

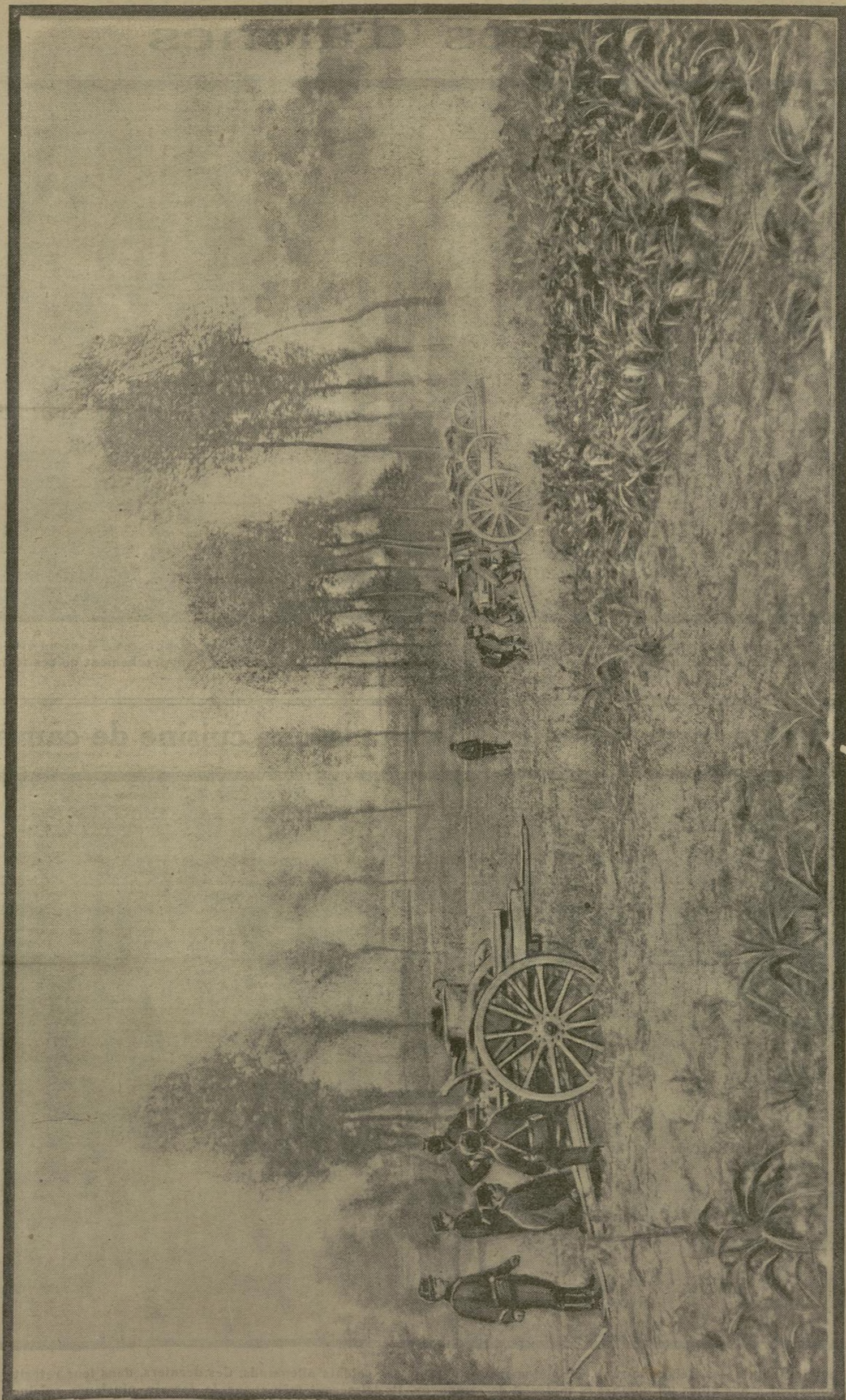
COUTURIERES

Deuil en 12 heures, depuis 100 fr. GERMAINE, 18, rue Roquépine. Robes et Manteaux. Envoi en province.

DIVERS

La librerie Delorme-Carlin succ., 80, r. St-Lazare, informe ses clients que l'abonnement de lect. reste ouv. pend. les host.

L'artillerie belge en action autour de Termonde



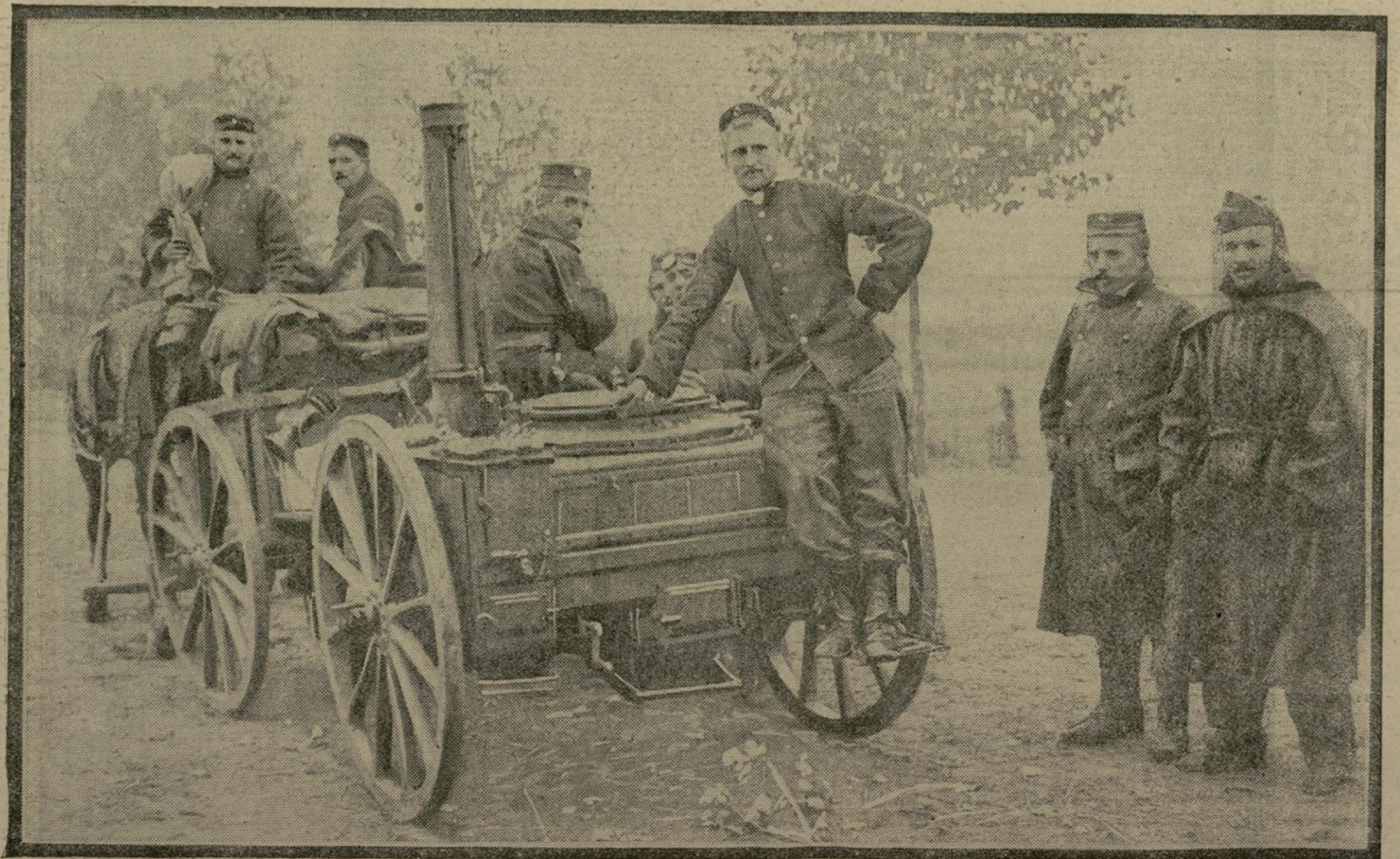
Les Belges, nous l'avons dit, ont repris l'offensive depuis quelques jours et ont fait éprouver des pertes importantes aux armées ennemies. Ces dernières ont, en effet, été repoussées au cours des récents combats qui furent livrés autour de Termonde et de Malines. Nos alliés furent puissamment aidés par leur artillerie, dont les tirs, très efficaces, causent les plus grands ravages. Nous représentons ici les artilleurs belges et leurs pièces pendant l'action.

Frères d'armes



Les armées alliées comptent dans leurs effectifs des éléments bien différents. Voici une photographie prise dans un village et représentant un Belge, un Anglais, un Hindou et un Ecossais faisant une promenade. Le rapprochement de ces frères d'armes provoqua l'enthousiasme de la population.

Les Belges prennent aux Allemands une cuisine de campagne



Sur certains points, les Belges mirent complètement en déroute les soldats allemands. Ces derniers, dans leur retraite précipitée, abandonnèrent à nos alliés un nombreux matériel de campagne. Ils laissèrent même sur le terrain plusieurs cuisines roulantes. En voici une que les fantassins belges conduisent dans leurs lignes.

Où sont-ils ? — Où ils sont.

De tous côtés on nous demande d'ouvrir dans Excelsior une rubrique qui permette à ceux que les événements ont brutalement séparés de se retrouver, et qui serve de trait d'union, d'une part entre les soldats et leur famille, d'autre part entre tous les réfugiés chassés de chez eux par l'invasion et disséminés au gré des circonstances.

Nous déférons bien volontiers à ce désir. Trop de difficultés matérielles empêchent nos soldats de correspondre directement avec leurs leurs pour que nous ne nous fassions pas à la fois un devoir et un plaisir de mettre à leur disposition, A TITRE GRACIEUX, la tribune de ce journal qui, par sa grande publicité, est l'organe tout désigné de ceux qui se cherchent à tâtons dans le bouleversement actuel.

Nous serons aussi très heureux d'accueillir dans cette rubrique les demandes de renseignements de ceux dont les Barbares ont provisoirement détruit le foyer : les familles des régions envahies ont été au hasard dispersées dans toute la France; aujourd'hui, leurs membres voudraient se rejoindre. Mais comment le pourraient-ils sans le secours des journaux?

C'est un rôle qu'il nous est tout particulièrement agréable de pouvoir remplir que celui qui consiste à être le phare brillant dans la nuit et servant, au milieu de la tempête, de point de ralliement à tous les naufragés. C'est aussi pour nous une occasion de continuer, sous une forme appropriée aux circonstances, notre Courrier Familial, qui avait obtenu un si vif succès auprès de nos lecteurs.

Où sont-ils ?

Nos soldats

Mme Lucas-Lourd, aux Yvelines, Ste-Radegonde, près Tours, demande nouvelles d'Albert Lucas, maréchal des logis, 1^{er} d'artillerie territoriale, à Maubeuge.

M. Bornibus, 58, boulevard de La Villette, Paris, serait reconnaissant à qui pourrait donner des nouvelles du capitaine Bornibus, 106^e d'infanterie, 7^e compagnie.

Le comte Gu de Pufontaine, hôtel de Londres, à Saumur, demande des nouvelles de Roland Batny d'Avricourt, maréchal des logis au 9^e cuirassiers, détaché au 273^e d'infanterie.

M. Veyrier Montagnères, maire d'Arcahon, serait reconnaissant à toute personne pouvant lui donner des nouvelles du capitaine Pierre Julien, du 279^e d'infanterie, ayant pris part au combat d'Héville (Meurthe-et-Moselle) du 25 août.

M. René Viellard, 90, rue de Miromesnil, serait reconnaissant à toute personne pouvant lui donner des nouvelles du capitaine Henri Maes, 7^e compagnie du 85^e régiment territorial de ligne.

Mmes Lanquest, château de Bouesse (Indre), demandent nouvelles du lieutenant Pierre Lanquest, 247^e inf., 23^e comp., blessé le 26 août à Donchery (Ardennes), sans nouvelles depuis, et du lieutenant Frédéric Lanquest, 247^e inf., 24^e comp., sans nouvelles depuis un mois.

Mme Bocquillon, réfugiée maison Jules Pellerin, Donville-sur-Mer (Manche), demande nouvelles de son fils Marcel, brigadier du génie, équipage des ponts du 6^e corps d'armée.

Mme Lafourcade, 35, rue de Ponthieu, Paris, prie infirmière ou médecin qui soignerait son fils, Louis Lafourcade, étudiant en médecine, du 132^e d'infanterie, évacué depuis une semaine, de lui télégraphier à ses frais où il se trouve. Reconnaissance infinie.

Mme Tanazacq, de Maubert-Fontaine (Ardennes), actuellement 10, rue Bellevue, à Mers-les-Bains (Somme), demande des nouvelles de son mari, M. Pierre Tanazacq, officier d'administration, qui était, au début de la guerre, gestionnaire de l'ambulance n° 9, du 2^e corps d'armée, à Amiens; elle voudrait également savoir ce qu'est devenu son père, M. Morigny, pharmacien, qui, au moment de l'invasion, a refusé de quitter son poste, à Maubert-Fontaine.

Mlle Alice Bellens, 64, rue Courage, à Granville, demande l'adresse de son fiancé, engagé dans l'armée belge. Elle a écrit à sa famille, à Bruxelles, plusieurs lettres dont aucune n'est parvenue à destination.

Mmes Janselme, Rousseau, Mathieu et Bichon, 129, boulevard Lefebvre, seraient reconnaissantes à qui pourrait donner des nouvelles de leurs maris, soldats au 26^e terr., d'inf., 10^e comp., partis le 17 août d'Orly.

Mme Dalesme, 40, rue d'Ulm, remercie personne pouvant donner nouvelles du capitaine Valère Monnet, 6^e comp. du 6^e colonial.

M. Deselle, avoué à Boulogne-sur-Mer, sera généreusement reconnaissant envers qui lui télégraphiera à quel hôpital ou ambulance a été transporté son fils Maurice-Fernand, soldat au 110^e de ligne, blessé le 24 août, aux environs de Givet.

Prière ambulance où se trouve soigné Georges Douin, sergent-major 33^e d'inf., blessé 30 août, donner nouvelles au père Edmond Douin, 20, rue Chauchat, Paris.

M. S. Goldschmidt, 43, rue Laffitte, à Paris, serait reconnaissant à qui pourrait lui donner des nouvelles de l'adjudant Deschamps, du 28^e d'infanterie, 2^e compagnie.

Prière docteurs ou infirmières dire à Mme Berthon, 71, rue Vaugirard, Paris, où a été dirigé fils Maurice Berthon, 5^e infanterie, 5^e comp., blessé Marne, hospitalisé 19, à Jonchery-sur-Vesles ou sur Suippes. Frais seront remboursés.

Mme Didiélaurent, 113, rue Saint-Antoine, Paris, demande nouvelles de son fils, Augustin Didiélaurent, sergent 76^e de ligne, 3^e comp., qui aurait été blessé au commencement de septembre.

Famille Wellhoff, 132, rue Lafayette, Paris, serait reconnaissante à qui pourrait

donner nouvelles de leur fils, caporal Wellhoff, 89^e infanterie, 9^e compagnie, blessé le 22 août, à Cosnes, près Longwy, évacué sur Montfaucon, puis Verdun, où il passa dans la nuit du 26 au 27. Prière d'indiquer où il est hospitalisé.

Famille Becker recherche leur fils Prosper Becker, caporal au 226^e, 18^e compagnie, depuis le 25 août à Courbesseaux ou Arracourt. Adresser tous renseignements 28, rue de Trévis, Paris.

Docteur de Laperonne, 30, rue de Lisbonne, demande nouvelles de son neveu, René Herscher, lieutenant au 41^e régiment d'artillerie, dont la dernière lettre était du 23 août, camp de Maubeuge.

Mme L. Raminger, Splendid Hôtel, à Pau, voudrait savoir dans quelle ambulance a été transporté son petit-fils André Raminger, sous-lieutenant au 5^e d'artillerie, 3^e groupe, qui a été blessé le 13 septembre.

Curé de Bersac (Haute-Vienne) demande nouvelles d'Arthur Coudert, sergent au 263^e d'infanterie, disparu depuis la bataille de Bapaume, 28 août.

Ch. Gavet, 42, rue Equitation, Nancy, serait reconnaissant à qui pourrait dire en quel établissement a été évacué Marcel Renault, sergent au 26^e d'infanterie, affecté au 226^e, 23^e compagnie.

Mme Triqueneaux, réfugiée d'Avesnes, désire avoir nouvelles de son mari, médecin-major, 10^e ambulance, 1^{er} corps. Ecrire à Vern (Maine-et-Loire).

M. et Mme Demarcelle, 64, rue du Rendez-Vous, Paris, demandent nouvelles du sous-lieutenant Demarcelle, leur fils, 31^e infanterie, 4^e compagnie, resté blessé sur le champ de bataille, à Cutry (Meurthe-et-Moselle), le 22 août et fait ensuite prisonnier.

Emile Gautzer, caporal, 9^e compagnie, 132^e d'infanterie, dont le dépôt est actuellement à Guingamp (Côtes-du-Nord), n'a pas donné de ses nouvelles depuis le 28 août. Prière de renseigner ses parents. Adresse suivante : E. Gautzer, 5, cité des Foyers, à Pantin (Seine).

Famille d'Henri Remy, 151^e d'infanterie, probablement blessé au combat de Pierrepont, 22 août, serait reconnaissant à qui pourrait donner nouvelles et dire l'endroit où il est hospitalisé.

Mme Guiochet, Beynes (Seine-et-Oise), demande en quel établissement est hospitalisé le soldat Pacifique Guiochet, 64^e d'infanterie, d'Anceins (Loire-Inférieure).

Soldat Jules-Maurice Schuck, 22 ans, 141^e d'infanterie, 7^e compagnie, blessé le 21 août. Où peut-il se trouver? Prière donner renseignements à son père, M. Léon Schuck, 3, place Saint-Ferréol, à Marseille.

M. Leixelard, à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), demande des nouvelles de son fils, M. l'abbé Etienne Leixelard, caporal réserviste au 49^e d'infanterie de Bayonne, 9^e compagnie, blessé le 29 août.

M. et Mme de Fabry demandent nouvelles de leur fils, Georges de Fabry, capitaine au 37^e de ligne, Nantes, 1, rue du Port-Guichard.

Mme Guillard, château Baas-Ney (Basses-Pyrénées), demande nouvelles de son fils, Jacques Guillard, sergent artificier, 31^e colonial de réserve. Etait le 23 août à Maubeuge.

M. Denis, conseiller municipal à Viroflay, 40, route Nationale, demande des nouvelles de son neveu, Georges Publied, soldat à la 6^e compagnie du 94^e régiment d'infanterie, dont il ne sait rien depuis le 15 août.

Mme veuve Maillard-Berthault, Saint-Mard (Seine-et-Marne), serait reconnaissante à toute personne, soldat ou infirmière, pouvant lui donner des nouvelles de son fils, Léon Maillard, 106^e d'infanterie, 1^{er} compagnie, 1^{er} bat., 6^e corps.

Prière de donner nouvelles de Charles Jeannard, brigadier de dépôt, La Fère (Aisne), détaché fort Mayot, à Mme Latierre, sa sœur, à Vionne (Vienne). Le dépôt du régiment est actuellement à Pontivy.

Mme Kinen, 8, avenue Marceau, demande nouvelles de son fils Jean Kinen, caporal, 3^e corps, 228^e régiment de réserve, 24^e compagnie, 2^e section, à Evreux (Eure), n° matricule 5065.

Commandant Lhuillier, Ker Kenta, Perros-Guirec, demande nouvelles d'Edmond Lhuillier, sous-lieutenant de réserve, 46^e artillerie, et de Pierre Lhuillier, brigadier, 1^{re} section de parc, n° 5.

M. Deselle, avoué à Boulogne-sur-Mer, sera généreusement reconnaissant envers qui lui télégraphiera à quel hôpital ou ambulance a été transporté son fils Maurice-Fernand, soldat au 110^e de ligne, blessé le 24 août, aux environs de Givet.

Rodrigues, 67, boulevard de Charonne, demande nouvelles de son gendre, Jules Schneider, cap. 1^{er} rég. artillerie à pied, à Maubeuge (29^e bat.).

Mme Laffargue, les Grands-Moulins, Mayenne (Mayenne) serait reconnaissante à toute personne qui lui enverrait nouvelles du colonel Laffargue (130^e inf.) et du sous-lieutenant Laffargue (124^e inf.), blessés les 22 et 24 août à Virton (Belgique) et Marville (Meuse).

M. Félix Klein, 15, rue Gouvion-Saint-Cyr, Paris, serait reconnaissant à qui pourrait donner nouvelles de son fils Pierre, blessé le 19 août, au combat de Morhange, et en quelle ambulance il a été évacué.

Sous-lieutenant Alfred Wolf, du 124^e d'infanterie, blessé, entré le 24 août à l'hôpital de Sedan, n'a plus donné de nouvelles à sa famille. Prière instante à toutes personnes pouvant dire ce qu'il est devenu d'écrire à son père, 3, rue Thérèse, Paris.

M. Lesomptier, 20, boulevard Saint-Michel, Paris, serait reconnaissant à qui pourrait le renseigner sur Eugène Lesomptier, soldat au 5^e d'infanterie.

On serait reconnaissant à qui pourrait donner nouvelles de Marcel Fournier, 128^e d'infanterie à Bellac, qui n'a pas donné signe de vie depuis son départ.

On désirerait savoir en quel hôpital ou ambulance est en traitement Guillaume Legland, 265^e d'infanterie, 23^e compagnie, blessé le 28 août, évacué sur Nord-Est. Abbé Allais, vicaire à Prinqual, par Savenay (Loire-Inférieure).

Les réfugiés

Mme Louise Ladevèze, quartier du Pujo, à Fos (Haute-Garonne), désirerait connaître l'adresse de sa tante, Mme veuve Duchenois, qui habitait Nouzon (Ardennes), chez M. Henro, brasseur.

Mme la comtesse Le Veneur de Tillières, au château de Trégar, par Sixt (Ille-et-Vilaine), demande des nouvelles de la famille Crapet, habitant Beuvrage, à 4 kilomètres de Valenciennes. Mme Crapet, âgée de 85 ans, est presque aveugle.

Mme Boussus, de Wignehies (Nord), actuellement 30, avenue Juliette, à Limoges, demande l'adresse de M. Ernest Charie, de Wignehies, à qui elle a à faire une importante communication.

Pauline Lapointe, à Vichy, hôtel Plaisance, désirerait savoir des nouvelles de son père Paul Moreau, de Warmeriville (Marne), de qui elle n'a rien reçu depuis un mois.

Serait reconnaissant à personne donnant nouvelles de M. Procureur, de Passavant (Marne). Girard, 123, rue Caulaincourt, Paris.

Le soldat Charles Marteau, du 8^e chasseurs à pied, blessé et hospitalisé à Lalinde (Dordogne), demande des nouvelles de sa famille, qui a dû quitter son domicile à Hélaumont, canton de Conflans (Meurthe-et-Moselle).

Le soldat Paul Sagnier, du 42^e d'artillerie, à La Fère (Aisne), recherche sa femme, Raymonde Sagnier, née Merlier, qui habitait à Creil, 6, faubourg de Senlis (Oise).

Le soldat Paul Dalmasse, très inquiet sur le sort de sa famille, recherche sa tante, Mme Houtelet, 29, avenue de la Gare, à Soissons.

Léon Picot, maître peintre, 46^e d'artillerie, de Villers-Cotterêts (Aisne), recherche nouvelles de ses parents ayant habité cette ville.

M. Deshayes, soldat au 18^e bataillon de chasseurs à pied, dépôt d'anciens, recherche sa femme, Mme Deshayes, née Lecomte, de

Neuville-Coppegueule, par Baucamps-Lévieux (Somme).

Où ils sont

Nos soldats

Le soldat Gaston Garbé, du 72^e régiment d'infanterie, à Amiens, en traitement à l'hôpital temporaire, n° 23, demande s'il y a des Arrageois domiciliés à Bordeaux.

E. Menneson, 28^e dragons, est en ce moment en bonne santé chez M. Blavot, rue des Fossés, Nogent-sur-Seine (Aube), demande nouvelles de sa famille qu'il a laissée à Inchy (Nord).

Abbé Joseph Hallot, curé de Morlincourt, près Noyon (Oise), caporal infirmier, 99, boulevard Sébastopol, Nantes, demande nouvelles de ses paroissiens, de sa famille, de ses confrères.

La famille de Pierre Villemain, de Maubeuge, caporal au 16^e chasseurs à pied, est instantanément priée de lui adresser de ses nouvelles à Bagnères-de-Luchon, hôtel Bacqué, où il est hospitalisé.

M. Louis Chatelet, de Laon, en congé de convalescence à Saint-Aubin-sur-Mer (Calvados), hôtel Bellevue, avec sa femme et ses filles, demande nouvelles de sa famille de Saint-Dié, à qui pourra le renseigner.

F. Schatz, de Montherme (Ardennes), actuellement soigné, blessure légère, hôpital Saint-Paul, par Sos (Lot-et-Garonne), désire nouvelles de sa famille.

Nicolas Germain, canonnier, 40^e artillerie, 67^e bataillon, cantonné à Rennes, route d'Antrain, habitant Terron-sur-Aisne, paroisse de Vandy (Ardennes), recherche sa femme, née Céline Haq.

Louis Senec, 25^e chasseurs alpins, de Cambrai (Nord), réformé, hospice de Lautrec (Tarn), désire connaître l'adresse actuelle de sa femme.

M. René Sauval, le jockey bien connu, n'est pas, comme nous l'avions annoncé par erreur, garde civil à Maisons-Laffitte. Il est parti le douzième jour de la mobilisation pour rejoindre, à Vendôme, le 20^e régiment de chasseurs à cheval.

Les réfugiés

Les familles Faroux, Henninot préviennent Henri Henninot qu'elles sont ensemble à Caen, bien portantes.

Mme René Malval, de Vouziers, maintenant 12, rue des Pompes, Vierzon, prie les personnes pouvant lui donner des nouvelles de son mari.

Mlle Madeleine Gruet est chez M. Lehlèvre, curé de Pommerehval (Seine-Inf.).

M. et Mme Gringoire Gaudot et ses fils, de Florenville, province du Luxembourg, informent leurs parents et amis qu'ils sont réfugiés chez M. Dupuy, rue de Landiras, 50, Bordeaux.

La famille Pierre Voisin, à Boucau (Basses-Pyrénées), désirerait avoir des nouvelles de Mme Arthur Laurant, née Louise Voisin, et de ses deux bébés, Madeleine et André, qui habitaient Saint-Sauve (Nord).

Mme Duprey, habitant Le Château-de-Marie (Aisne), fait connaître qu'elle est actuellement réfugiée aux Sables, 50, quai Franqueville.

M. Jean-Pierre Honel, 28, rue du Puits, aux Sables.

M. Lévy, d'Epervay, fait savoir qu'il est réfugié chez Mme Gavaud, rue du Pilon.

La famille Nantille, de Liège, recherche Mlle Julie Nantille, institutrice, ainsi que la famille Classens, dit Clas-Mar. Ecrire à M. E. Nantille, chez M. Benito Rémus, château Haut-Breton, à Soussans-Médoc.

M. Jules Moreau prie sa femme, Marie Poulet, de Guise (Aisne), et sa fille de lui envoyer leur adresse par dépêche. Viendra les chercher. J. Moreau, villa des Violettes, à Tessé-la-Madeleine (Orne).

Familles Damerose et Henry, évacués de Rethel, actuellement 56, quai Franqueville, aux Sables d'Olonne (Vendée), recherchent M. et Mme Henry, leurs parents.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.

PARIS

GRANDS MAGASINS DU

PARIS

LOUVRE

VÊTEMENTS, TISSUS et BONNETERIE

POUR LA SAISON D'HIVER

PRIX EXCEPTIONNELS

LE VÊTEMENT CONTRE LE FROID POUR LES COMBATTANTS

Administration du "Foyer", 11, rue Servandoni, Paris (VI^e arrond^t)



Fondée le 26 septembre, sous le patronage de MM. René Doumic, de l'Académie française; G. Lacour-Gayet, de l'Académie des Sciences Morales; Fernand Laudet, directeur de la Revue Hebdomadaire; Henry Bordeaux, directeur de la Revue du Foyer, l'œuvre du « Vêtement contre le Froid pour les Combattants » a réuni, dès la première semaine, plus de huit mille vêtements de dessous ou couvertures que, matin et soir, les camions et voitures militaires transportèrent sur le front. En outre, la première liste de souscriptions atteint 15,442 fr. anc. Cette somme a été affectée à la commande de tricot qui seront envoyés aux armées.

Appel de MM. René DOUMIC, G. LACOUR-GAYET, Fernand LAUDET Henry BORDEAUX.

En raison de l'abaissement de la température, il devient indispensable de pourvoir immédiatement les soldats combattants de vêtements chauds de dessous.

Chaque Français peut aider notre armée :

- 1° EN REMETTANT, SANS RETARD, LES VÊTEMENTS DE-DESSOUS dont il pourrait disposer, tels que : gilets ou chemises de flanelle, gilets de tricot et gilets de chasse, chaussettes de laine, gants de laine ;
- 2° EN VERSANT UNE SOMME qui servira à l'achat immédiat de ces vêtements ;
- 3° En employant, dès aujourd'hui, les ouvriers et les ouvrières sans travail à la CONFECTION DE CES OBJETS ou EN FAISANT CONFECTIONNER CES OBJETS CHEZ SOI.

Prière d'adresser ces vêtements et les secours pécuniaires à l'Administration du Foyer, actuellement 11, rue Servandoni, rez-de-chaussée. Les bureaux sont ouverts de huit heures et demie du matin à six heures et demie. (Métro : Odéon)

M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française ;

M. G. LACOUR-GAYET, de l'Académie des Sciences morales et politiques ;

M. FERNAND LAUDET, directeur de la Revue hebdomadaire ;

M. HENRY BORDEAUX, directeur de la Revue du Foyer,

signalent l'extrême opportunité de cette œuvre et la recommandent tout particulièrement aux Français.

Ils ont assuré d'ores et déjà les moyens d'exécution immédiate pour faire parvenir sans délai et directement ces objets aux armées.

A Paris, un service d'automobiles est organisé pour aller chercher les paquets à domicile, sur la demande écrite des donateurs.